

1609/3950.

0
DE TRADUCTION

DE

DIVERSES POÉSIES

DE POPE.

On trouve chez le même Libraire, *De L'Élo-*
quence et des Orateurs anciens et modernes, par
M. FERRI. Vol. in-8°. de 636 pages. Prix 5 livres
10 sous broché.



TRADUCTION
DES
ÉGLOGUES DE POPE,
ET
DE SON ODE SUR LA MUSIQUE,
EN VERS FRANÇOIS ET LATINS;

Et de quelques pièces fugitives du même auteur traduites
en vers françois.

DÉDIÉE A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME
MADAME LA DUCHESSE D'ORLÉANS.

PAR M. DE R. DE B.

A PARIS,

Chez J. G. MÉRIGOT le jeune, Libraire, quai des Augustins,
au coin de la rue Pavée.

M. DCC. LXXXIX.

TRANSLATION
DE L'ECLOGUE
DE POPE
EN VERS FRANÇOIS ET LATINS
DE SON ODE SUR LA MUSIQUE



Et de quelques autres poésies de ce même auteur traduites
en vers françois
DÉDIEE A SON ALTESSE SERENISSIME
MADAME LA DUCHESSE D'ORLÉANS

Par M. de R. de R.

A PARIS,
Chez J. C. Mouton le Jeune, Libraire, par la Voie de la Harpe
au coin de la rue de la Harpe

M. DC. CXXIX

A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME
MADAME
LA DUCHESSE D'ORLÉANS.

MADAME,

Le goût de votre Altesse Sérénissime pour la langue et la littérature angloise, les progrès qu'elle y a faits, m'ont inspiré le désir de lui dédier LA TRADUCTION DES ÉGLOGUES DE POPE. Elle en a daigné accepter l'hommage avec cet intérêt et ces graces qui sont le charme

de la bonté. La poésie bucolique, aujourd'hui
privée de son ancien crédit à proportion de ce
que nos mœurs ont perdu de leur ancienne sim-
plicité, avoit besoin, pour reprendre quelque
faveur, de reparôître à l'ombre du nom le plus
respectable; et quel nom plus propre à lui rendre
son premier éclat et toute sa gloire que celui
d'une Princesse auguste, qui par l'heureux
assemblage de la bienfaisance, de la candeur
et de la dignité, réalise en quelque sorte la
fiction des mœurs du SIECLE D'OR et DES
DIEUX BERGERS!

Je suis avec un très-profond respect,

MADAME,

De votre Altesse Sérénissime,

*Le très-humble et très-
obéissant serviteur,*

DE ROCQUIGNY DE BULONDE.



A V A N T - P R O P O S.

LE genre pastoral, je le sais, est tombé dans un grand discrédit parmi nous. On n'ose plus faire entendre les tendres sons de la lyre champêtre. Quelle peut être la cause de ce dégoût devenu presque universel en France?

Seroit-ce la faute du genre? Mais en est-il de plus propre à faire sur nous une impression agréable? Les détails de la nature et de la vie champêtre, les tableaux naïfs et gracieux de la paix et de la douce innocence, les images des plaisirs tranquilles et des mœurs pures de l'âge d'or; telles sont les sources précieuses d'où l'élogue tire ses portraits et ses caractères. Quoi de plus fait pour plaire et pour intéresser? Aussi les Thomson, les Philips, les Pope ont-ils trouvé en Angleterre des lecteurs sensibles et des admirateurs. Aussi l'Allemagne a-t-elle applaudi aux tableaux rians et vrais des Métastase, des Gesner, Wieland et Haller. Il semble que la belle nature ait pris soin elle-même de détremper leurs couleurs et de conduire leurs pinceaux.

Attribuerons-nous ce dégoût de la part de nos François pour la poésie pastorale au manque de talens dans les auteurs qui s'y sont exercés? Mais les Racan, les Ségrais, les des Houlières, les Fontenelle, les la Motte, les Gresset, sont-ils donc des auteurs dont le mérite ne soit pas distingué?

Je ne compte point Ronsard parmi nos poètes bucoliques. Il y a trop de rusticité dans ses peintures pour qu'il mérite d'être cité et d'être lu.

Les Bergeries de Racan ont de la douceur, de la naïveté, de l'harmonie. Il a la gloire d'être le premier qui ait su faire rendre aux chalumeaux françois ces sons gracieux qui firent autrefois les délices de la Grèce et de l'Italie. Son talent sur-tout est d'exprimer avec grace jusqu'aux plus petites choses. Il seroit à souhaiter que, n'abusant point de sa trop grande facilité, il fût souvent un peu moins négligé.

Ségrais est peut-être celui de nos poètes qui a le mieux saisi ce genre. Il peint avec une simplicité naturelle, mais noble et délicate; avec exactitude, mais avec grace. Sa diction est pure, sa versification coulante. Les pensées et le style sont analogues aux sentimens et aux caractères des per-

sonnages qu'il introduit. S'il avoit su y mettre cette chaleur de sentiment qui donne à ces sortes de pièces l'ame et la vie, la France n'auroit rien à envier aux autres nations.

Les *Idylles* de Madame des Houlières peuvent être à juste titre regardées comme des modèles de poésie pastorale. Tout y respire la douceur et l'agrément. Elle a su concilier l'esprit et la naïveté. Si l'esprit n'assaisonne la pastorale, elle devient fade ; mais si l'esprit y domine, elle cesse d'être pastorale.

On reproche avec quelque raison ce dernier défaut à l'ingénieux Fontenelle. Par trop de délicatesse, par trop de finesse, par des agrémens trop recherchés, par l'affectation du bel esprit, il donne à ses bergers le langage des petits-maîtres les plus raffinés. Ses églogues n'ont de champêtre que le nom. Ce sont des pièces délicates, ce ne sont point des pastorales, parce qu'elles manquent de cette candeur, de cette simplicité qui constituent essentiellement ce genre, et qui doivent en faire le principal agrément.

On accuse la Motte d'avoir donné dans le même défaut, et d'avoir aussi trop prodigué les pensées ingénieuses. Il y a cependant mis plus de réserve, et si l'on

x A V A N T - P R O P O S .

excepte quelques-unes de ses églogues , il s'est ordinairement renfermé assez dans le genre pour pouvoir être cité comme un de nos bons poètes bucoliques. Au reste il est peu de nos auteurs qui ne voulussent donner lieu à la même critique. Leurs pièces seroient moins pastorales ; mais elles seroient plus lues , et avec plus de plaisir. Le genre y perdrait , mais le poète y gagneroit.

Nous avons une traduction ou plutôt une imitation des bucoliques de Virgile par le charmant et inimitable auteur de Ververt. Qu'il l'eût rendue intéressante, si l'on y trouvoit le naturel, les graces, la simplicité et la richesse d'expression qui rendent ses poésies légères si délicieuses et si piquantes !

Convenons-en donc , ce dégoût dont nous nous plaignons, ce n'est ni au genre de la poésie pastorale qu'il faut l'attribuer, ni aux auteurs qui s'y sont exercés. Où en chercherons-nous donc la vraie cause ? le dirai-je ? Dans la décadence de nos mœurs et de notre littérature. Un siècle de luxe et de vices est-il fait pour goûter les délices simples et innocentes de la vie champêtre ? Joignez à cela une fausse délicatesse , qui , en nous rendant insensibles aux graces simples et touchantes de la poésie pastorale , a tari pour nous une source de vrais plaisirs. On l'a dit , l'image de la simple nature

ne sauroit arrêter des esprits aussi vifs , aussi frivoles que les nôtres. Disons encore qu'une métaphysique fausse , obscure , entortillée , qui gagne insensiblement , fait disparaître ce goût naïf et simple qui rendoit nos pères si sensibles aux beautés purement poétiques. Un faux goût , dont il ne faudroit pas chercher bien loin l'époque , la fureur de tout analyser , et de raisonner où il faudroit sur-tout sentir , en un mot la manie du faux raisonnement étouffe le sentiment , et c'est sur-tout le sentiment qui rend la poésie pastorale intéressante. Nous sommes moins délicats peut-être que raffinés. En voulant trop embellir la nature , on la rend méconnoissable. Des ornemens déplacés choquent le vrai goût , et on déplaît par la raison même qu'on cherche à trop plaire.

Voici comme s'exprime Gresset dans son Ode sur la Poésie champêtre.

D'Euterpe tu reçois les larmes ,
Je vais quitter ces beaux vergers ;
Aux champs françois perdant mes charmes ,
Je fuis sur des bords étrangers.
Tu n'entens point dans ces prairies
Les chants vantés des bergeries ;
C'est qu'il n'est plus de vrais bergers.

Finissons ces réflexions , où m'a conduit insensi-

blement mon sujet. Poussées plus loin, on les regarderoit peut-être comme une critique des mœurs et de la littérature de notre siècle. Le ton de réformateur ne va ni à ma situation ni à ma façon de penser ; j'ai cru seulement que ceux qui savent allier le goût de la nature et du vrai beau avec la finesse et la délicatesse du sentiment, me sauroient gré de vouloir rappeler parmi nous ces graces naïves, cette simplicité touchante, ce ton aimable de la nature, qui est infiniment supérieur aux frivoles ornemens du bel esprit, et sur-tout à cette raison froide et compassée qui éteint la flamme du génie, et répand sur notre Parnasse ce nuage sombre et lugubre qui l'obscurcit.

Mais revenons à notre traduction.

Pope, toujours ingénieux, mais avec goût et sobriété, s'il m'est permis de parler ainsi, a su éviter les défauts qu'entraîne la manie du bel esprit; éloge qui lui fait d'autant plus d'honneur qu'il n'avoit encore que seize ans lorsqu'il composa ses Eglogues. Il étoit trop riche de son fonds pour avoir recours à l'affectation, ressource du peu de talent. Une expression naturelle et pleine d'aménité, des idées toujours gracieuses, une tournure saillante et pittoresque, ce goût de la belle

nature que Théocrite et Virgile avoient si bien su saisir. C'est la nature animée , choisie , intéressante.

On lui reproche d'avoir trop emprunté des anciens. Doit-on lui faire un crime d'avoir réuni le naturel de *Théocrite*, l'élégance de *Virgile*, la délicatesse de *Moschus*, la finesse de *Bion*? Imiter ainsi les anciens, ce n'est point les suivre en rampant, c'est marcher à côté d'eux avec grace et dignité. Voici comme il s'exprime lui-même dans son Discours sur la poésie pastorale. « Si les quatre églogues que je donne au public ont quelque mérite, il doit être attribué aux meilleurs auteurs anciens. J'ai étudié leurs ouvrages, je m'en suis pénétré : heureux si j'ai pu également réussir à en rendre le goût et les beautés ! »

Ces graces simples et naturelles, cette douce harmonie des vers, qui en fait le principal agrément, voilà ce qu'un traducteur ne peut guère se flatter de bien rendre, et c'est peut-être la raison pourquoi on n'en a point encore fait de traduction en vers. Je sens toute l'infériorité de la mienne. C'est pour y suppléer que je mets le texte à côté. La traduction y perdra sans doute vis-à-vis de ceux qui savent la langue angloise, mais du moins

les défauts du traducteur ne retomberont point sur l'auteur. J'ai voulu épargner au lecteur une peine que j'ai éprouvée cent fois, de ne pouvoir me procurer l'ouvrage dont on m'offroit la traduction. Comment juger de la ressemblance de la copie si on ne connoît pas l'original? La comparaison fournit un nouveau plaisir. D'ailleurs le seul mérite de cette traduction, si elle en a quelqu'un, c'est l'exactitude et la fidélité. Ce n'est cependant point une exactitude littérale. Je me suis attaché à conserver les pensées et le fonds des choses, sans m'enchaîner aux termes. Chaque langue a ses expressions, ses tours, son style et son génie, qui lui sont propres.

Plusieurs critiques, et Pope lui-même, exigent, je ne sais sur quel fondement, que les vers de l'églogue soient des vers héroïques pour la mesure: il semble même qu'ils aient prétendu en faire une loi. Je respecte leur autorité, et je pense qu'on doit s'y conformer en latin. La langue latine, par ses inversions, par la lenteur des spondees et la rapidité des dactyles, a la facilité de varier ses cadences à l'infini, de peindre la joie, la tristesse, et les divers sentimens. Notre langue n'offre pas les mêmes ressources. Son inflexibilité n'admet aucune inversion; sa méthode uniforme exclut

toute suspension de l'esprit , toute variété , souvent toute magnifique cadence. Ainsi je ne vois pas pourquoi on voudroit l'assujettir à la même contrainte.

Je dis plus ; la monotonie de nos vers alexandrins fatigue et ennuie , lorsque l'esprit n'est pas soutenu par l'action , comme dans la comédie ; ou par la sublimité des images , comme dans le poème épique ; ou par la force et la noblesse des sentimens , comme dans la tragédie. Ne peut-on pas même regarder la fidélité de plusieurs de nos poètes bucoliques à se conformer à cette loi , comme une des causes qui peuvent avoir contribué au dégoût qu'on a aujourd'hui en France pour la poésie pastorale ? L'ennui d'une versification trop monotone s'est répandu sur le genre même de composition. J'ai donc cru devoir employer les vers irréguliers. Ils ont quelque chose de plus aisé , de plus coulant , et par-là même de plus analogue au caractère de l'idylle. La variété des mesures est plus propre à rendre la versification harmonieuse , et l'harmonie est le mérite le plus essentiel de ce qu'on appelle poésies légères.

Il m'est tombé par hasard depuis peu entre les mains une traduction latine des Eglogues de Pope , et de son Ode sur la Musique. Cette traduc-

tion, imprimée à Bruges en 1764, est l'ouvrage des jeunes rhétoriciens du collège anglois qu'avoient les Jésuites dans cette ville. Elle m'a paru réunir l'élégance et la précision. Le texte anglois est rendu presque vers pour vers. Comme elle est peu répandue et peu connue, j'ai cru qu'on me sauroit gré de la joindre ici.

Je sais que les Muses latines perdent malheureusement tous les jours de leur gloire, que leurs temples sont presque déserts et abandonnés. On ne s'en aperçoit que trop aux productions froides, médiocres et bizarres qu'on voit éclore sur notre Parnasse. L'immortel Rousseau disoit :

Lisez les Grecs, savourez les Latins.

Ce qu'il y a de sûr, c'est 1^o, que la poésie latine, quoi que puissent dire ses détracteurs, durera plus que la françoise; c'est 2^o, que du soin qu'on aura de la cultiver dépendront toujours la gloire et le progrès des lettres; c'est 3^o, qu'elle élève l'esprit, accoutume à penser d'une manière noble et sublime, apprend à peindre avec des couleurs vives, rend le style plus abondant, plus fort, plus agréable, plus harmonieux; c'est enfin, que dans les siècles de François I, de Henri IV et de Louis XIV, on vit des poètes latins aussi estimés que

que ceux du siècle d'Auguste ; que dans les siècles d'ignorance au contraire , où les écrits étoient pitoyables et sans goût , on négligeoit absolument la poésie latine.

L'étonnant , c'est que des auteurs célèbres , dont les Muses latines avoient formé le goût et nourri le style , n'aient pas craint d'avancer ce paradoxe : *Qu'il est impossible de bien écrire dans une langue morte. Ne sont-ils pas , comme l'a dit ingénieusement la Bruyère , semblables à ces enfans drus et forts d'un bon lait qu'ils ont sucé , qui battent leur nourrice ?* Je n'en dirai pas davantage sur ce paradoxe déjà tant de fois réfuté par les partisans du bon goût , et de la vraie et saine littérature.

On désireroit peut-être que moins scrupuleusement attaché à imiter la simplicité des anciens , Pope eût quelquefois donné à ses Eglogues plus de vie et plus de chaleur. Je n'examine point si le reproche est bien fondé. Ce que je sais , c'est que ce défaut , s'il est réel , est bien réparé chez l'auteur par les graces du style , et la douceur de l'expression. Cela est bon pour l'auteur , dira-t-on ; mais les étudians..... Je ne me charge point de leur défense. Cette traduction n'a été qu'un délassement , l'emploi de quelques heures de loisir. Ou

plutôt , pour ne pas lui faire plus d'honneur qu'elle ne mérite, c'est le fruit du désœuvrement forcé où je me suis trouvé réduit. Dans l'impossibilité de me livrer à des occupations plus sérieuses et plus utiles, j'ai cherché à adoucir une situation que tout contribuoit à rendre pénible. Voilà l'origine, l'histoire, tout le mérite de ce recueil, et toute l'importance que j'y attache.

V E R S

SUR LES MŒURS PASTORALES.

DANS des champs consacrés aux innocens plaisirs,
Asyle fortuné de Flore et de Pomone,
Tous les hommes bergers, sans crainte, sans désirs,
Jouissoient du bonheur que la nature donne.

Par des airs naïfs et touchans
La musette sans art rendoit leurs sentimens.

Rassemblés dans un vert bocage,
Pour chanter leur bergère ils unissoient leurs chants
A ceux des rossignols qui méloient leur ramage
A leurs tendres et doux accens.

L'égalité la plus parfaite
Rendoit leurs jours délicieux ;
Plus d'une fois on vit les Dieux
Préférer la douce retraite
Où vivoient dans la paix ces mortels vertueux,
Même au séjour brillant des cieux.
On trouve le bonheur où l'ame est satisfaite ;
Est-ce l'éclat qui rend heureux ?

Campagnes, bois, vallons, prairies,
Retentissoient de doux concerts ;
Et la muse des bergeries
Étoit reine de l'univers.

Aux paisibles pasteurs soumis à son empire,
 Elle donnoit dans d'aimables chansons
 De la vertu les plus belles leçons ;
 Une musette étoit sa lyre.

Guidés par la nature , occupés de plaisirs ,
 Ils n'adrescoient jamais de vœux à la fortune ;
 Des Désirs la troupe importune
 Suit l'aveugle déesse ; et bannir les désirs ,
 Se soustraire à la servitude ,
 C'étoit-là des bergers et la gloire et l'étude.
 La fortune souvent n'accorde ses faveurs
 Qu'à ceux qui se font ses esclaves ;
 La liberté pour eux avoit plus de douceurs
 Que les plus brillantes entraves.
 Les Ris , les Graces , les Amours
 Etoient leurs Dieux , et faisoient leurs beaux jours.

Dans la république champêtre
 Habitoit et la paix et la douce union.
 D'où naîtroit la division
 Quand chacun est ce qu'il doit être ;
 Quand on ne connoît d'autre maître
 Que le devoir et la raison ?

Chaque jour faisoit naître une fête nouvelle :
 Tantôt par de tendres concerts ,
 Un amant célébroit les charmes d'une belle ,
 Et ne briguoit pour prix des vers
 Qu'il consacroit à sa bergère ,
 Que l'honneur d'avoir su lui plaire.

Si la bergère d'une fleur
 Payoit les sons de sa musette,
 Charmé d'une telle faveur,
 De ce don si cher à son cœur
 Le berger ornoit sa houlette ;
 Le chantant sur ses chalumeaux,
 Il faisoit répéter son bonheur aux échos.

Tantôt sur la fougère, ou dans une prairie
 Des présens de Flore embellie,
 Les bergères et les bergers,
 Venoient unir leurs pas légers
 Aux sons d'une musette agréable et touchante,
 Et former de concert une danse charmante.

Le plaisir pur peint dans leurs yeux
 Animoit les ris et les jeux.

Les Dieux, les Nymphes bocagères,
 Les Graces vives et légères,
 Sans orgueil, sans rivalité,
 Se mêloient avec les bergères,
 Admiroient leur agilité,
 Et venoient de la fête augmenter la gaité.
 De l'art ignorant l'imposture,
 La bergère n'avoit pour unique parure
 Que sa fraîcheur et sa beauté ;
 C'étoit le règne heureux de la belle nature.
 La beauté dédaignoit tous les faux ornemens ;
 Et l'ame du berger, toujours fidèle et pure,
 Ignoroit les faux sentimens.

D'une belle en ces heureux tems
 Voici la fidèle peinture :
 De la beauté sans le savoir ;
 Des conquêtes sans le vouloir ;
 Enjoûment sans coquetterie ,
 Et sagesse sans pruderie ;
 Finesse avec sincérité ;
 Naïve et piquante saillie ,
 Avec la douceur , la bonté ;
 Vivacité toujours polie ,
 Sans écarts , sans étourderie ;
 La décence avec la gaité ;
 Les ris , les graces sans caprice ;
 Toutes les vertus sans un vice.

N'aurois-je peint qu'une chimère ,
 Du moins l'image a de quoi plaire.

On ne voit plus cette naïveté ;
 Et ces tems si dignes de gloire ,
 Ne subsistent , hélas ! que dans notre mémoire.
 Oui ce siècle d'or si vanté ,
 N'est qu'une fabuleuse histoire ,
 Dont , si l'on veut encor la croire ,
 On bercera notre postérité.

Ces beaux noms d'innocence , et de volupté pure ,
 Séduisent à la vérité ;
 Mais qu'est-ce dans le fond ? une belle peinture
 Qui manque de réalité.
 Tous vos prés émaillés de fleurs et de verdure ,
 Le doux murmure des ruisseaux ,

Le gazouillement des oiseaux ,

Flore et sa brillante parure....

On est dupe de noms si beaux ;

C'est le roman de la nature.

Oui, votre siècle d'or, vos zéphyr, vos pipeaux ,

Votre charmant Tempé, le cristal de vos eaux ,

Tout, jusqu'à l'ombre de vos hêtres ,

Est traité maintenant de sottises champêtres.

N'est-il donc plus possible de rendre le poème pastoral intéressant ? Un Auteur ingénieux , toujours sûr de réunir les suffrages du public , vient de prouver le contraire. Non content de tracer des règles , il a joint aux préceptes deux excellens modèles , ESTELLE et GALATÉE , modèles dont il est plus aisé de sentir et de louer les beautés que de les imiter. Que d'élégance dans l'expression ! que de finesse dans les réflexions ! quelle aimable naïveté dans le sentiment ! ce sont deux charmantes miniatures dessinées par les Graces. Tout est intéressant , tout est touchant , parce que tout y respire l'honnêteté et la vertu.

Avec quel plaisir ne le voit-on pas dans ESTELLE réunir et célébrer ces traits d'une noble bienfaisance qui caractérisent le plus vertueux et le plus généreux des princes ! Quel tour heureux et plein de délicatesse dans GALATÉE , pour offrir à une auguste princesse un hommage que toute

xxiv.

la France se fait un devoir de lui rendre. On sent que c'est le cœur qui parle.

Oui, cet hommage mérité
Le sentiment seul l'a dicté.

La vérité naïve a réglé l'ordonnance,
Et fourni les couleurs de si charmans tableaux.

C'est l'équité qui les nuance;
Le respect, la reconnoissance,
Ont su diriger les pinceaux.

Heureux, sans doute, s'il m'étoit permis d'unir mon hommage au sien ! Mais qui oseroit se flatter de tirer d'une lyre champêtre des sons aussi harmonieux, et tout à-la-fois doux et sublimes ? Le respect m'impose silence. Je ne sais qu'admirer et me taire.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde-des-Sceaux, *la Traduction des Eglogues de Pope, en vers françois et latins, &c. dédiée à S. A. S. Madame la Duchesse d'Orléans.* Le Traducteur fait un présent agréable à la littérature françoise et latine; il en a fait un à Pope lui-même, qui n'eût pu faire un choix plus heureux que celui du nom auguste et chéri qui décore ici ses *Eglogues*. Je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression.

A Paris, le 9 février 1788.

L'abbé GUYOT.



LE PRINTEMPS.

ÉGLOGUE I.

S P R I N G ,
THE FIRST PASTORAL;
TO SIR WILLIAM TRUMBAL.

FIRST in these fields I try the sylvan strains,
Nor blush to sport on Windsor's blisful plains :
Fair Thames, flow gently from thy sacred spring,
While on thy banks Sicilian Muses sing;
5 Let vernal airs thro' trembling osiers play,
And Albion's cliffs resound the rural lay.

You, that too wise for pride, too good for pow'r,
Enjoy the glory to be great no more,
And carrying with you all the world can boast,
10 To all the world illustriously are lost!

VERS 1. *First in these fields, etc.*

C'est ici comme l'exorde général et l'ouverture des
Églogues. C'est une imitation de la sixième de Virgile :

Prima Syracosio dignata est ludere versu,
Nostra nec erubuit sylvas habitare Thalia.



LE P R I N T E M S ,

É G L O G U E 1 ;

AU CHEV. GUILLAUME TRUMBAL.

DANS ces lieux fortunés, ma Muse, jeune encor,
Fit ses premiers essais, prit son premier essor :
Elle n'a point rougi du titre de bergère,
Et sur la musette légère
A célébré les champs du fertile Windsor.
Suspends tes flots, Thamise, et dans ton cours tranquille
Ecoute sur tes bords les Muses de Sicile :
Jouez, tendres zéphyr, dans les saules tremblans ;
Et vous, monts d'Albion, répétez mes accens.

O vous, qu'on chérit, qu'on révère (1),
Trop sage pour être orgueilleux,
Trop bon pour exercer le pouvoir arbitraire
Des ministres ambitieux ;
Goûtant dans ces hameaux la liberté du sage,
Votre cœur plein d'humanité
Préfère leur simplicité
A l'éclat fastueux, au brillant esclavage
Du rang et de l'autorité.
Jouissez en nos champs de la grandeur suprême
De n'être grand que par vous-même.

(1) Le chevalier Guillaume Trumbal, auquel est adressée

O let my Muse her slender reed inspire,
Till in your native shades you tune the lyre :
So when the nightingale to rest removes,
The thrush may chant to the forsaken groves,
15 But charm'd to silence, listens while she sings,
And all th' aërial audience clap their wings.

Soon as the flocks shook off the nightly dew,
Twoswains, whom Love kept wakeful, and the Muse,
Pour'd o'er the whit'ning vale their fleecy care,
20 Fresh as the morn, and as the season fair :
The dawn now blushing on the mountain's side,
Thus Daphnis spoke, and Strephon thus reply'd.

VERS 17. Cette Églogue présente le matin d'un jour de printems; le lieu de la scène est une vallée.

Permettez que ma Muse, enflant ses chalumeaux,
S'exerce dans ces lieux soumis à votre empire,
Jusqu'au tems où les sons que rendra votre lyre
Feront retentir nos échos

Dans une paisible retraite.

Ainsi quand Philomèle, après avoir chanté,
Va chercher le repos et la tranquillité,
Alors le pinçon, la fauvette
Peuvent chanter en liberté ;

Mais dès que dans nos bois reparoît Philomèle,
On se tait, on n'écoute, on n'admire plus qu'elle ;
Et, rendant à ses airs l'hommage mérité,
Tous les oiseaux charmés applaudissent de l'aile.

Sur le sommet de nos coteaux,
On ne voyoit qu'à peine encore

Briller les premiers feux de la naissante aurore,
Que Daphnis et Stréphon, bergers de ces hameaux,
Dans le vallon prochain conduisoient leurs troupeaux.

Leur Muse et l'Amour les réveillent,
Ou plutôt Muse, Amour, qui jamais ne sommeillent,
Ne leur permettoient pas de goûter le repos.

Tous deux frais et brillans, tous deux dans ce bel âge,
Du printems la plus vive image.

Daphnis rompit enfin le silence, et Stréphon
Répondit sur le même ton.

cette Églogue, avoit été Trésorier et Secrétaire d'État ;
il abdiqua ces charges sous Guillaume III, pour se retirer
dans la forêt de Windsor, lieu de sa naissance. Le père de
M. Pope avoit une maison de campagne dans son voisinage :
notre poète dut à sa connoissance et à son amitié l'usage
du grand monde et le goût des Lettres.

D A P H N I S.

- Hear how the birds, on ev'ry bloomy spray,
With joyous music wake the dawning day!
25 Why sit we mute, when early linnets sing,
When warbling Philomel salutes the spring?
Why sit we sad, when Phosphor shines so clear,
And lavish nature paints the purple year?

S T R E P H O N.

- Sing then, and Damon shall attend the strain,
30 While yon' slow oxen turn the furrow'd plain.
Here the bright crocus and blue vi'let glow;
Here western winds on breathing roses blow.
I'll stake yon' lamb, that near the fountain plays,
And from the brink his dancing shade surveys.

D A P H N I S.

Écoutez ces oiseaux qui sous les verts feuillages,
 Semblent par leurs tendres ramages,
 Éveiller le jour renaissant;
En l'honneur du printems, rossignols et fauvettes,
 Dans ces solitaires retraites,
Font entendre déjà leur concert ravissant.
De Vénus dans les cieux l'étoile étincelante
 Répand une clarté brillante.
Des plus vives couleurs la nature à son tour
 Embellit les lieux d'alentour;
 Quand tout respire d'alégresse,
 Chantons, bannissons la tristesse.

S T R É P H O N.

Où, j'y consens; chantons, berger:
 Vous, aux sons de notre musette,
Damon, prêtez l'oreille, et daignez nous juger.
 La jonquille et la violette
Déjà parent nos champs, et le zéphyr léger
 Vient folâtrer et voltiger
 Autour de la naissante rose,
 De son bouton à peine éclore.
Mais commencez; voyons si votre chalumeau
 Sur le mien aura l'avantage.
Je consens à donner l'agneau
 Qui bondit près de ce ruisseau,
 Et des bords fleuris du rivage
Se plaît à voir sauter dans l'onde son image.

D A P H N I S .

- 35 And I this bowl, where wanton ivy twines,
 And swelling clusters bend the curling vines :
 Four figures rising from the work appear,
 The various seasons of the rowling year ;
 And what is that, which binds the radiant sky,
 40 Where twelve fair signs in beauteous order lie ?

D A M O N .

Then sing by turns, by turns the Muses sing.
 Now hawthorns blossom, now the daisies spring,
 Now leaves the trees, and flow'rs adorn the ground ;
 Begin, the vales shall ev'ry note rebound.

VERS 35. *Ainsi Virgile, Églog. III.*

Lenta quibus torno facili superaddita vitis,
 Diffusos hederâ vestit pallente corymbos.

VERS 41.

Alternis dicetis, amant alterna Camœnæ :
 Et nunc omnis ager, nunc omnis parturit arbos,
 Nunc frondent sylvæ, nunc formosissimus annus.

Virg. Égl. III.

D A P H N I S.

Pour gage je mettrai la coupe que tu vois.
Un jeune lierre autour serpente
Avec une vigne rampante;
Il semble que les ceps se courbent sous le poids
Des grappes avec art en guirlandes placées,
Et sur les bords entrelacées :
On y voit en relief les diverses saisons ,
Le brillant zodiaque, et les douze maisons
Que dans sa course régulière
Habite tour-à-tour le dieu de la lumière.

D A M O N.

Chantez, jeunes rivaux ; par vos chants tour-à-tour
Répondez-vous tous deux en cadences égales ;
Ces combats sont chéris des Muses pastorales.
Tout invite à chanter ; le printems de retour
De ses dons précieux embellit la nature ;
Les arbres dans nos bois ont repris leur verdure ;
L'épine dans nos champs se couronne de fleurs ;
A nos prés émaillés des plus vives couleurs,
Flore rend leur éclat et leur riche parure.
Commencez donc, bergers ; les échos des vallons
Rediront vos tendres chansons.

S T R E P H O N.

- 45 Inspire me, Phœbus, in my Delia's praise,
 With Waller's strains, or Granville's moving lays!
 A milk-white bull shall at your altars stand,
 That threats a fight, and spurns the rising sand.

D A P H N I S.

- 50 O Love! for Sylvia let me gain the prize,
 And make my tongue victorious as her eyes;
 No lambs or sheep for victims I'll impart,
 Thy victim, Love, shall be the shepherd's heart.

VERS 46. George Granville, Comte de Lansdown, a fait de fort jolis vers. Il prenoit pour modèle Edmund Waller, que ses pièces galantes ont fait appeler l'*Anacréon* d'Angleterre.

VERS 47.

..... Pascite taurum
 Qui cornu petat, et pedibus jam spargat arenam.

Virg. Ég'og. III.

S T R É P H O N.

Apollon, sois-moi favorable :
J'ose célébrer dans mes vers
Des bergères la plus aimable,
La charmante Daphné : donne à mes tendres airs
Ces graces, et ce ton naturel et facile
Qui du galant Waller et du charmant Granville
Immortalisent les concerts.
Si tu daignes m'être propice,
Dieu des vers, d'un jeune taureau,
L'honneur de mon nombreux troupeau
J'irai sur tes autels offrir le sacrifice.
De sa vive blancheur rien n'égale l'éclat ;
Sa fierté chaque jour augmente :
Déjà sa corne menaçante
Semble préluder au combat.

D A P H N I S.

De la belle Chloé je célèbre la gloire.
Tendre Amour, c'est à toi de seconder mes vœux.
Accorde à mes chants la victoire
Comme tu sais toujours la donner à ses yeux.
Si tu daignes m'être propice,
On ne me verra point offrir en ton honneur
De brebis et d'agneaux le sanglant sacrifice :
Amour ! ta victime est mon cœur.

STREPHON.

Me gentle Delia beckens from the plain,
 Then hid in shades, eludes her eager swain;
 55 But feigns a laugh, to see me search around,
 And by that laugh the willing fair is found.

DAPHNIS.

The sprightly Sylvia trips along the green,
 She runs, but hopes she does not run unseen;
 While a kind glance at her pursuer flies,
 60 How much at variance are her feet and eyes!

STREPHON.

O'er golden sands let rich Pactolus flow,
 And trees weep amber on the banks of Po;
 Blest Thames's shores the brightest beauties yield,
 Feed her my lambs, I'll seek no distant field.

VERS 58.

Malo me Galatea petit, lasciva puella,
 Et fugit ad salices; sed se cupit ante videri.

Virg. Égl. III.

Les anciens avoient le don de joindre la finesse et le naturel. Cette pensée de Pope est peu naïve : *Combien sont différens ses pieds et ses yeux !*

S T R É P H O N.

En me voyant, Daphné fait signe de la plaine,
 Et puis court se cacher dans un sombre bosquet;
 Elle aime à voir errer, dans sa course incertaine,
 De buissons en buissons son berger inquiet;
 Mais bientôt cependant par un rire indiscret,
 Elle découvre sa retraite
 Qu'elle ne vouloit pas tenir long-tems secrète.

D A P H N I S.

Chloé dans la prairie avec agilité
 Se dérobe à mes vœux par sa fuite imprévue;
 Elle espère pourtant bientôt être aperçue:
 Tandis qu'avec légèreté
 Elle court et s'échappe, en courant cette belle
 D'un coup d'œil obligeant m'appelle:
 Ses pieds, qui semblent fuir un berger amoureux,
 Sont démentis par ses beaux yeux.

S T R É P H O N.

Sur des sables dorés que le Pactole roule
 L'or qui se mêle avec ses flots;
 Que l'Éridan soit fier de l'ambre qui découle
 Des arbres qui bordent ses eaux.
 Ces fleuves que vante la fable,
 N'ont rien qui te soit comparable,
 O charmante Thamise! et tes bords enchantés
 Qui de Daphné m'offrent l'image,
 Réunissent plus de beautés.
 Paissez, moutons, sur ce rivage;
 Je chercherois en vain un meilleur pâturage.

D A P H N I S.

- 65 Celestial Venus haunts Idalia's groves ;
 Diana Cynthus, Ceres Hybla loves ;
 If Windsor-shades delight the matchless maid,
 Cynthus and Hybla yield to Windsor-shade.

S T R E P H O N.

- All nature mourns, the skies relent in show'rs,
 70 Hush'd are the birds, and clos'd the drooping flow'rs ;
 'If Delia smile, the flow'rs begin to spring,
 The skies to brighten, and the birds to sing.

D A P H N I S.—

- All nature laughs, the groves are fresh and fair,
 The sun's mild lustre warms the vital air ;
 75 If Sylvia smiles, new glories gild the shore,
 And vanquish'd nature seems to charm no more.

VERS 69.

Aret ager, vitio moriens sitit aëris herba, etc.
 Phyllidis adventu nostræ nemus omne virebit.

Virg. Égl. VII.

D A P H N I S.

Diane aime Délos; Hybla plaît à Cérès;
A Paphos, des mortels Vénus reçoit l'hommage;
Si de Windsor le doux ombrage
A pour Chloé quelques attraits,
Sur tous les autres lieux il aura l'avantage :
Cédez, Hybla, Délos, et vous, cour de Cypris;
Chloé chérit Windsor, il mérite le prix.

S T R É P H O N.

Tout est en deuil dans la nature;
Les nuages couvrent les cieux,
Les oiseaux ont perdu leurs sons harmonieux;
Nos prés sont désfleuris; la terre est sans verdure.
Un souris de Daphné fait renaître les fleurs,
A nos champs émaillés rend leurs vives couleurs;
Le soleil paroît sans nuages,
Et les oiseaux charmés, reprenant leurs ramages,
Font retentir nos bois de concerts enchanteurs.

D A P H N I S.

De la Déesse Flore en nos champs la nature
A pris les traits et la parure;
Dans nos bois on respire une aimable fraîcheur,
Et le soleil répand une douce chaleur.
Mais si Chloé daigne sourire,
Je vois briller par-tout de nouvelles clartés :
Vainement la nature étale ses beautés,
C'est Chloé seule qu'on admire.

STREPHON.

In spring the fields, in autumn hills I love,
 At morn the plains, at noon the shady grove;
 But Delia always ; absent from her sight,
 80 Nor plains at morn, nor groves at noon delight.

DAPHNIS.

Sylvia's like autumn ripe, yet mild as May,
 More bright than noon, yet fresh as early day;
 Ev'n spring displeases, when she shines not here;
 But blest with her, 'tis spring throughout the year.

STRÉPHON.

S T R É P H O N.

Au printems, j'aime les vallons ;
 L'automne, je me plais sur les hautes montagnes ;
 Le matin, je choisis les plaines, les campagnes ;
 Quand le soleil ardent fait sentir ses rayons,
 Je vais dans quelques bois champêtres,
 Respirer la fraîcheur à l'ombre de nos hêtres.
 A midi, le matin, en automne, au printems,
 Je cherche et je chéris Daphné dans tous les tems.
 Loin de ses yeux, en proie aux plus vives alarmes,
 Mon cœur ne connoît plus que soupirs et regrets :
 Montagnes et vallons, et plaines, et forêts,
 Ont perdu pour moi tous leurs charmes.

D A P H N I S.

Et de l'automne et du printems
 Chloé sait réunir les divers agrémens ;
 Mais, que dis-je ? l'automne a moins que cette belle
 Et de charmes et de douceur ;
 Et les jours renaissans de la saison nouvelle
 Ont moins d'éclat et de fraîcheur.
 Hélas ! lorsque je suis loin d'elle,
 Et lorsque dans ces lieux elle ne brille pas,
 Le printems même est sans appas.
 Suis-je près de Chloé ? cette bergère aimable
 Rend le printems plus agréable :
 Mais que dis-je ? dans tous les tems
 Nos hameaux, des plaisirs retraite fortunée,
 Jouissent sous ses lois des douceurs du printems ;
 Cette belle saison dure toute l'année.

STREPHON.

- 85 Say, Daphnis, say, in what glad soil appears,
 A wond'rous tree that sacred monarchs bears:
 Tell me but this, and I'll disclaim the prize,
 And give the conquest to thy Sylvia's eyes.

DAPHNIS.

- 90 Nay, tell me first, in what more happy fields
 The Thistle springs, to which the lily yields:
 And then a nobler prize I will resign;
 For Sylvia, charming Sylvia, shall be thine.

DAMON.

- 95 Cease to contend, for, Daphnis, I decree,
 The bowl to Strephon, and the lamb to thee.
 Blest swains, whose nymphs in ev'ry grace excel;
 Blest nymphs, whose swains those graces sing so well!

VERS 86. Allusion au chêne fameux où se retira Charles II, après la malheureuse journée de Worcester.

VERS 90. Allusion à la devise des monarques d'Écosse, le chardon porté par la Reine Anne.

Pope a conservé d'après Virgile, l'usage qu'avoient les anciens de se proposer les uns aux autres des énigmes.

*Dic quibus in terris inscripti nomina Regum
 Nascantur Flores, et Phyllida solus habeto.*

Virg. Égl. III.

STRÉPHON.

Je céderai, Daphnis, la victoire aux beaux yeux
Qu'a si bien célébrés ta musette facile,
Si tu peux me dire en quels lieux
Croît cet arbre sacré qui sert aux rois d'asyle.

DAPHNIS.

Je te cède à mon tour le plus flatteur des prix :
Oui, Chloé recevra tes vœux et ton hommage,
Si tu me dis en quelle plage
Naît un chardon royal auquel cèdent les lis.

DAMON.

La victoire entre vous, bergers, reste indécise,
Et la palme à tous deux est justement acquise.
Triomphez l'un et l'autre, et partagez les prix :
La coupe est pour Stréphon, et l'agneau pour Daphnis.
Heureux bergers d'avoir, dans ces retraites,
A célébrer sur vos tendres musettes
Des bergères pleines d'attraits !
Heureuses aussi les bergères
Dont les bergers, dans leurs chansons légères,
Font des éloges si parfaits !

Now rise, and haste to yonder woodbine bow'rs,
A soft retreat from sudden vernal show'rs;
The turf with rural dainties shall be crown'd,
100 While op'ning blooms diffuse their sweets around.
For see! the gath'ring flocks to shelter tend,
And from the Pleiads fruitful show'rs descend.

Mais j'aperçois d'épais nuages :
Hâtons nous, bergers, il est tems ;
Gagnons ces berceaux de feuillages.
Dans les orages du printems ,
Sous leur ombrage impénétrable ,
On trouve un asyle agréable.

Tandis qu'autour de nous les fleurs
Répandront le parfum de leurs douces odeurs ;
Sur des tables de mousse assis au pied d'un hêtre ,
Nous prendrons un repas champêtre.

E A D E M E C L O G A L A T I N Æ R E D D I T A .

V E R .

- Hic primum agresti tentavit arundine carmen,
Nostra nec erubuit campos celebrare Camœna
Windsorios: leni, Thamesis pater, agmine fluctus
Volve, tuo Siculæ cantant in littore Musæ.
5 Per salices ludat tremulo verna aura susurro,
Vicinæque ferant rupes ad sidera cantus.

- O qui regum apice, et popularibus altior auris,
Oblatas spernis pompas, fascesque superbos,
Ruris amans, aulæque et opes, strepitumque relinquis,
10 Transfuga non humilis, tenui mea carmen avenâ
Musa canat, patrio donec tu lentus in arvo,
Majori moveas resonantia pectine fila.
Sic, ubi sub ramo captat Philomela quietem,
Sylvestri merulæ nemora inter sola canoros
15 Fas tentare modos: sin illa silentia rumpit,
Hæc tacet, et modulos arrectis auribus haurit,
Alituumque chori pennis plaudentibus adstant.

- Ut pecus excusso nocturnum à vellere rorem
Dispulerat, curis animum vigilantibus acti,
20 Lanigeros duxere greges ad pascua Daphnis
Atque bonus Strephon; Musâ aspirante canendo
Ambo pares, formosi annis florentibus ambo.
Jamque aurora novo spargebat lumine montes;
Hæc Daphnis, cui sic respondit in ordine Strephon.

D A P H N I S.

- 25 Audin' ut modulis resonant arbusta sonoris,
 Nascentemque diem genus evocat omne volucrum?
 Cur taciti stamus? jam matutina canoros
 Fundit alauda modos, jam ver Philomela salutat.
 Cur mœsti stamus? claro jam fulget olympo
 30 Phosphorus, et roseum natura redintegrat annum.

S T R E P H O N.

- Incipe; tu, Damon, certaminis arbiter esto,
 Dum lenti exercent tauri sub vomere campum.
 Hic crocus, et casia molles, violæque renident,
 Purpureæque rosæ zephyris spirantibus halant.
 35 Illum ego ponam agnum, fontis qui ludit ad undas,
 Ludentisque suam de margine prospicit umbram.

D A P H N I S.

- Poculum et hoc ego, cui torno super addita vitis
 Panditur, effusos hederâ cingente racemos;
 Anni vertentis quatuor cælata figuris
 40 Tempora convexis surgunt; et quid fuit illud,
 Quod paribus cingit cœlestem partibus orbem,
 Quâ duodena æquo volvuntur tramite signa?

D A M O N.

- Alternis canite, oblectant alterna Camœnas,
 Nunc pratum omne nitet, nunc omnis parturit arbor;
 45 Frondibus et sylvæ vernant, et floribus agri.
 Dicite; vocales referent ad sidera valles.

S T R E P H O N.

Delia mi canitur; tu suffice, Phœbe, canenti
 Carmina Wallerii, aut Granvilli digna Camœnis.
 Tergore candenti taurus tibi stabit ad aras,
 50 Qui cornu feriat, pedibusque lacessat arenam.

D A P H N I S.

Pan (1), mihi si dones Strephona æquare canendo,
 Ipse tibi signum Pario de marmore ponam.
 Si vincam, numeroque auctum mihi crescat ovile,
 Marmore pro Pario stabis conspectus in auro.

S T R E P H O N.

55 Auriferas jactet dives Pactolus arenas;
 Eridani in ripis sudent electra myricæ;
 Blandius arrident Thamesino in littore campi:
 Parcite, oves, procedere; vestra hæc pascua sunt.

D A P H N I S.

Diligit Idalii sacros Venus aurea lucos;
 60 Hybla fragrans Cereri, Dianæ Cynthus amatur.
 Windsorios habitet tantum mea Sylvia campos,
 Windsoriiis cedent campis et Cynthus et Hybla.

(1) Les Traducteurs ont suivi la première version de Pope.

Pan, let my numbers equal Strephon's lays,
 Of Parian stone thy statue will I raise;
 But if I conquer and augment my fold,
 Thy Parian statue shall be chang'd to gold.

S T R E P H O N.

Omnia nunc squalent; contristant æthera nimbi,
Tristè silent volucres, languet flos omnis in agro:
65 Delia si ridet, fugiunt vaga nubila cœlo,
Flora redit, gaudentque choros renovare volucres.

D A P H N I S.

Omnia nunc florent; nunc formosissima latè
Sylva viret, placidis mitescunt solibus auræ:
Sylvia si ridet, decora altera surgere campis
70 Flora videt: miratur opes et non sua regna.

S T R E P H O N.

Vere novo valles, autumnno tempore montes,
Manè juvant agri, mediis sub solibus umbræ;
Delia me semper. Sin illa abscesserit, agri
Nec me manè juvant, mediis nec solibus umbræ.

D A P H N I S.

75 Veris et autumnni sibi Sylvia jungit honores;
Pulchrior autumnno est, et vernâ suavior aurâ.
Montibus his nostris abeat, ver displicet; ipsâ
Præsenti, felix toto ver regnat in anno.

S T R E P H O N.

80 Dic, quibus in terris ramis felicibus arbor
Sacratos gestat reges; tum, lite repostâ,
Haud sanè abnuero pateram tibi, victus, et agnum
Tradere; parto ibit tua Sylvia læta triumpho.

D A P H N I S.

Dic, quibus ipse prior melioribus exit in agris
Carduus assurgens, cui lactea lilia cedunt:

- 85 Tum tu nobilius referes, me dante, trophœum;
Sylvia ducetur tibi candida sponsa marito.

D A M O N.

Sistite jam, pueri; tibi Scyphum adjudico, Strephon,
Et tibi, Daphni, agnum. Vos an magis arte canendi
Felices, pueri, an pulchro vos corpore, Nymphæ?

- 90 Felices, pueri; felices vos quoque, Nymphæ.

Surgite nunc adeò, quodque hîc propè frondat, ad antrum
Tendite, securum verno tutamen ab imbre.

Gramineæ luxu mensæ sternentur agresti,
Floriferumque nemus suaves diffundet odores.

- 95 Namque videtis, uti pecudes ad ovilia tendunt,
Fœcundoque graves descendunt Pleiades imbre.

L'ÉTÉ.

ÉGLOGUE II.

S U M M E R (1),
THE SECOND PASTORAL;
TO DOCTOR GARTH.

A SHEPHERD'S boy (he seeks no better name)
Led forth his flocks along the silver Thame,
Where dancing sun-beams on the waters play'd,
And verdant alders form'd a quiv'ring shade.

- 5 Soft as he mourn'd , the streams forgot to flow ,
The flocks around a dumb compassion show ,
The Naiads wept in ev'ry wat'ry bow'r ,
And Jove consented in a silent show'r.

(1) Le lieu de la scène de cette Églogue est le bord de la rivière, lieu convenable à la chaleur de la saison ; le tems est midi.

L' É T É,

É G L O G U E I I ;

A U D O C T E U R G A R T H.

U N pasteur (à ce simple nom
Hylas bernoit ses vœux et son ambition)
Vers les plaines que la Thamise
Dans son paisible cours arrose et fertilise,
Conduisoit ses nombreux troupeaux.
Avec l'ombre des arbrisseaux
Plantés sur les bords du rivage,
Les rayons du soleil réfléchis sur les eaux
Formoient une flottante et gracieuse image.
Aux douloureux accens qu'Hylas vient soupirer,
Les flots, suspendus pour l'entendre,
Craignent même de murmurer.
Ses troupeaux languissans négligent l'herbe tendre,
Et rassemblés autour de lui,
De leur triste pasteur ils partagent l'ennui.
Flore, les Amours, les Dryades,
Unissent leurs soupirs aux larmes des Naiades.

30 É G L O G U E S

Accept, o GARTH, the Muse's early lays,
 10 That adds this wreath of ivy to thy bays;
 Hear what from love unpractis'd hearts endure,
 From love, the sole disease thou canst not cure.

Ye shady beeches, and ye cooling streams,
 Defence from Phœbus', not from Cupid's beams,
 15 To you I mourn, nor to the deaf I sing,
 The woods shall answer, and their echo ring.

VERS 9. Le Docteur Samuel Garth, Poète et Médecin de la province d'Yorck. C'est à son zèle que l'on doit la fondation du *Dispensary*. C'est un appartement du Collège des Médecins à Londres, dans lequel on donne aux pauvres les consultations *gratis*, et les médecines à bas prix. Cet établissement, qui fait honneur à l'humanité, souleva contre lui la plupart des Médecins et des Apothicaires. Garth se vengea par un petit Poème en six Chants, intitulé le *Dispensary*. C'est une bataille entre les Médecins et les Apothicaires. On n'y trouve ni le goût, ni la finesse du *Lutrin de Boileau*, auquel on a tort de le comparer.

Garth fut un des premiers amis de M. Pope, qui se lia avec lui dès l'âge de 14 ou 15 ans en 1703. Cette amitié subsista jusqu'à la mort du Docteur en 1718. Il mourut avec les titres de Médecin ordinaire du Roi d'Angleterre, et de premier Médecin des Armées.

VERS 15.

Non canimus surdis, respondent omnia sylvæ.

Virg. Églog. X.

GARTH, accepte ces vers qu'ose te présenter
Ma Muse jeune encor, mais naïve et sincère ;
A tes lauriers daigne ajouter
Une couronne de lierre !

Ecoute les tourmens que l'amour fait souffrir
A des cœurs sans expérience ;
Cet amour, le seul mal que ne peuvent guérir
Ton art divin et ta science.

Ruisseaux, zéphyr, ombrages frais,
Disoit le triste Hylas, exprimant ses regrets,
J'implore en vain votre assistance.
Si du soleil votre fraîcheur
Peut tempérer la vive ardeur,
Contre les traits que l'Amour lance,
C'est une trop foible défense.

The hills and rocks attend my doleful lay,
 Why art thou prouder, and more hard than they?

The bleeting sheep with my complaints agree,
 20 They parch'd with heat, and I inflam'd by thee.

The sultry Sirius burns the thirsty plains,
 While in thy heart eternal winter reigns.

Where stray ye, Muses, in what lawn or grove,
 While your Alexis pines in hopeless love?

VERS 23.

Que nemora, aut qui vos saltus habuere, puellæ
 Naiades, indigno cùm Gallus amore periret? etc.

Virg. Égl. X.

On

On m'écoute; à mes sons plaintifs
Tout s'intéresse en nos campagnes;
Les échos des bois, attentifs,
Les répètent sur les montagnes;
De mes soupirs et de mes cris
Les rochers les plus durs sont émus, attendris;
Ah! pourquoi, plus qu'eux insensible,
Vous seule, Amaryllis, êtes vous inflexible?

Près de moi rangés, mes agneaux
Semblent prendre part à mes maux,
Et s'intéresser à mes plaintes.
Des rayons que répand l'astre brûlant du jour
Ils sentent les vives atteintes;
Et moi je suis brûlé par les feux de l'Amour.

Descendu du Cancer au monstre de Némée,
Dans nos champs le soleil exerce sa fureur;
Par ses feux dévorans la sève consumée
Laisse la plante inanimée
Se flétrir, et tomber sans force et sans vigueur.
Quand la nature est enflammée,
Vous seule, Amaryllis, n'en sentez point l'ardeur:
Un éternel hiver règne dans votre cœur.

Dans quels bois êtes vous, ô Nymphes du Permesse?
Dans quels lieux écartés tenez-vous votre cour,
Tandis que votre Hilas, plongé dans la tristesse?
Languit victime de l'amour.

25 In those fair fields where sacred Isis glides,
Or else where Cam his winding vales divides?

As in the crystal spring I view my face,
Fresh rising blushes paint the wat'ry glass;
But since those graces please thy eyes no more,
30 I shun the fountains which I sought before.

Once I was skill'd in ev'ry herb that grew,
And ev'ry plant that drinks the morning dew;
Ah! wretched shepherd, what avails thy art,
To cure thy lambs, but not to heal thy heart!

VERS 25. A la rivière d'Ise et au Cam, j'ai cru pouvoir
substituer des noms plus connus dans la poésie.

VERS 27.

Nuper me in littore vidi,
Cum placidum ventis staret mare; non ego Daphnim
Judice te, metuam, si nunquam fallat imago.

Virg. Églog. II.

Muses, habitez-vous les rives d'Aréthuse;
Ou les bords heureux de Vaucluse,
Que célèbre Pétrarque en ses vers gracieux;
Ou ces campagnes enchantées,
Que de ses ondes argentées
Arrose le Méandre en son cours tortueux ?

Quelquefois je me considère
Dans le cristal des purs ruisseaux;
Mes traits peuvent toucher et plaire,
Si j'en crois le miroir des eaux.
Mais non ! vous m'abusiez d'une flatteuse image ;
Ruisseaux, je suis vos bords jadis si pleins d'attraits ;
Dès que d'Amaryllis ils n'ont point le suffrage,
A quoi me serviroit de contempler mes traits ?

Des plantes qu'en nos bois chaque saison voit croître,
J'avois appris l'art de connoître
Et les effets et la vertu.
Art frivole, à quoi me sers tu ?
Ton secours est bien peu de chose.
Dans leurs maux tu peux soulager
Tes brebis, malheureux berger !
Tu ne saurois guérir les maux que l'Amour cause !

36 É G L O G U E S

- 35 Let other swains attend the rural care,
Feed fairer flocks, or richer fleeces sheer:
But nigh yon' mountain let me tune my lays,
Embrace my love, and bind my brows with bays.
That flute is mine, which Colin's tuneful breath
40 Inspir'd when living, and bequeath'd in death.
He said; Alexis, take this pipe, the same
That taught the groves my Rosalinda's name.

But now the reeds shall hang on yonder tree,
For ever silent, since despis'd by thee.

- 45 Oh! were I made by some transforming pow'r
The captive bird that sings within thy bow'r!
Then might my voice thy list'ning ears employ,
And I those kisses he receives enjoy.

VERS 39. *Colin*, nom que prend Spenser dans ses Églogues.
Il y célèbre sa maîtresse sous le nom de Rosalinde.

VERS 40.

Est mihi disparibus septem compacta cicutis
Fistula, Dæmetas dono mihi quam dedit olim,
Et dixit moriens: Te nunc habet ista secundum.
Virg. Églog. II.

Laissons d'autres bergers conduire les moutons,
Et s'enrichir de leurs toisons;

C'en est fait; je renonce aux plaines, aux campagnes:
Avec Amaryllis, sur les hautes montagnes,
Je veux, le front orné des lauriers d'Hélicon,
Aller chanter des vers avoués d'Apollon.

Près d'expirer sur ce rivage,
De son hautbois mélodieux
Tircis me fit le don, et ce don précieux
Fut de son amitié le cher et dernier gage.

» Hérîte, me dit-il, Hilas, de ce hautbois;
» De la gloire de Rosalinde,
» Nom chéri des neuf sœurs, et la gloire du Pinde,
» Il a fait retentir les échos de ces bois. «

Que dis-je? en vain à ma bergère
Par les airs les plus doux je m'efforce de plaire;
Je ne peux obtenir ses applaudissemens,
Et vaincre son indifférence.

Qu'aux arbres suspendu, triste jouet des vents,
Mon hautbois pour toujours se condamne au silence.

Je vous vois un oiseau chéri;
Il vit, Amaryllis, heureux sous vos auspices;
Il fait vos plaisirs, vos délices;
Et de vos propres mains nourri,
Vous lui prodiguez vos largesses
Et vos innocentes caresses;

Son ramage vous plaît, et charme votre ennui.
Que mon sort seroit doux si j'étois comme lui!

- And yet my numbers please the rural throng,
 50 Rough Satyrs dance, and Pan applauds the song :
 The Nymphs, forsaking ev'ry cave and spring,
 Their early fruit, and milk-white turtles bring !
 Each am'rous Nymph prefers hers gifts in vain,
 On you their gifts are all bestow'd again.

- 55 For you the swains the fairest flow'rs design,
 And in one garland all their beauties join ;
 Accept the wreath which you deserve alone,
 In whom all beauties are compriz'd in one.

- See what delights in sylvan scenes appear !
 60 Descending Gods have found Elysium here.
 In woods bright Venus with Adonis stray'd,
 And chaste Diana haunts the forest shade.

VERS 60.

Habitarunt Di quoque sylvas,

Virg.

Et formosus oves ad flumina pavit Adonis.

Idem.

Dans ces hameaux, pourtant, par mes chansons légères,
Souvent j'ai su charmer nos bergers, nos bergères;

J'ai vu, Faunes, Sylvains, enchantés de mes airs,

Souvent dans leurs aimables danses,

Suivre de mon hautbois les brillantes cadences;

Et Pan applaudissoit à mes tendres concerts.

Les Nymphes, oubliant leurs grottes, leurs fontaines,

Pour entendre mes sons accouroient dans ces plaines.

Elles m'ont fait présent de fruits délicieux,

C'étoit de leur faveur un gage précieux;

Et l'autre jour, ces immortelles

M'apportèrent encor deux jeunes tourterelles

Dont la vive blancheur ne cèdent point aux lis.

Je réserve ces dons pour mon Amaryllis.

Ces fleurs dont nos bergers forment une guirlande,

C'est à vous que leurs cœurs en destinent l'offrande;

Ces fleurs, le prix de la beauté

Dont leur brillant éclat n'est qu'une foible image,

Daignez, Amaryllis, en agréer l'hommage;

Vous seule l'avez mérité.

Voyez dans nos champs, sous nos hêtres,

Les plaisirs de concert s'unir avec les jeux;

Souvent pour habiter nos retraites champêtres,

Les Dieux mêmes quittent les Cieux.

Laissant et Paphos et Cythère,

Souvent la brillante Cypris

Dans nos bois, en simple bergère,

Vient errer avec Adonis:

Diane à Délos qu'elle quitte

Préfère nos forêts, et souvent les habite.

Come, lovely nymph, and bless the silent hours,
 When swains from sheering seek their nightly bow'rs;
 65 When weary reapers quit the sultry field,
 And crown'd with corn their thanks to Ceres yield.

This harmless grove no lurking viper hides,
 But in my breast the serpent Love abides.

Here bees from blossoms sip the rosy dew,
 70 But your Alexis knows no sweets but you.

Oh! deign to visit our forsaken seats,
 The mossy fountains, and the green retreats!
 Where'er you walk, cool gales shall fan the glade,
 Trees, where you sit, shall croud into a shade:
 75 Where'er you tread, the blushing flow'rs shall rise,
 And all things flourish where you turn your eyes.

Venez, bergère, en ce séjour ;
Venez embellir nos bocages.
Lorsque les bergers de retour,
Ont des champs et des pâturages,
Le soir, ramené leurs troupeaux ;
Lorsque les moissonneurs ont fini leurs travaux,
Et, couronnés d'épis, présenté leurs hommages
A la Déesse des moissons
Qui les a comblés de ses dons ;
C'est à vous de faire naître
L'innocente gaité, le repos enchanteur :
Oui, près de vous leur toit champêtre
Devient le temple du bonheur.

On ne trouve jamais dans ce séjour aimable
Le serpent caché sous la fleur ;
Mais, plus que les serpens cruel et redoutable,
L'Amour a répandu son poison dans mon cœur.
Dès les premiers rayons de l'aurore naissante,
La jeune abeille, au sein des fleurs,
A pomper leur nectar goûte mille douceurs.
Mais, hélas ! bergère charmante,
Il n'est point de douceurs ni de plaisirs pour nous ;
Nous n'en goûtons qu'auprès de vous.
Venez, et bientôt nos bocages,
Nos fontaines et nos ombrages,
Brilleront de nouveaux appas ;
Des zéphyr les douces haleines
Se feront sentir dans nos plaines ;
Les fleurs s'empresseront d'éclore sous vos pas,

Oh! how I long with you to pass my days,
 Invoke the Muses, and resound your praise!

Your praise the birds shall chant in ev'ry grove,
 80 And winds shall waft it to the pow'rs above.

But would you sing, and rival Orpheus' strain,
 The wond'ring forests soon should dance again,
 The moving mountains hear the pow'rful call,
 And headlong streams hang list'ning in their fall!

85 But see, the shepherds shun the noon-day heat,
 The lowing herds to murm'ring brooks retreat,

VERS 80. *And winds, etc.*

Partem aliquam, venti, Divum referatis ad aures!

Virg. Égl. III.

Et nos arbres pour vous en berceaux de verdure
Courberont leurs souples rameaux ;
Tout reprendra dans nos hameaux
Une plus brillante parure.

Que mon sort me paroîtra doux
Dans ces retraites fortunées !

Quel plaisir de pouvoir sans cesse auprès de vous
Passer mes paisibles journées ;
Chanter sur mon hautbois vos graces, vos attraits,
En faire retentir les échos des forêts !

Les oiseaux de ce vert bocage
Uniront à mes chants leur gracieux ramage ;
Sur leurs ailes les vents enchantés et surpris
Porteront jusqu'aux cieux le nom d'Amaryllis.

Ah plutôt ! à nos voix que la vôtre s'unisse !
Oui, venez disputer à l'époux d'Euridyce
Le prix de l'harmonie et des sublimes airs ;
On reverra dans nos campagnes
Les arbres, attirés par vos charmants concerts,
Descendre du haut des montagnes ;
On verra, pour vous écouter,
Les fleuves encor s'arrêter.

Mais, au milieu de sa carrière,
Déjà le dieu de la lumière
Verse un torrent de feux de son disque embrasé ;
Sous des arbres touffus le berger cherche l'ombre ;
Le troupeau lui même, épuisé,
Trouve l'abri d'un antre ou d'un bocage sombre.

44 É G L O G U E S

To closer shades the panting flocks remove ;
Ye Gods ! and is there no relief for love ?

90 But soon the sun with milder rays descends
To the cool ocean, where his journey ends :
On me love's fiercer flames for ever prey,
By night he scorches, as he burns by day.

VERS 88. *Ye Gods, etc.*

Me tamen urit amor, quis enim modus adsit amori ?

Virg. Égl. II.

Tous les maux ont un terme, on peut les soulager :
L'amour est-il le seul que rien ne peut changer ?

Près de finir son cours quand le soleil nous quitte
Et va se reposer dans le sein d'Amphitrite ,
Il amortit ses feux ; moi, des feux de l'amour
Je brûle également et la nuit et le jour.

EADEM ECLOGA LATINÈ REDDITA.

Æ S T A S.

- PASTORIS famulus (nec enim sibi majus Alexis
Nomen avet) fœcunda greges ad pasqua jussit
Tendere, quâ placido Thamesis secât arva fluento;
Quâque repercussi solis jubar errat in undis,
5 Et tremulam faciunt alni pastoribus umbram.
Dum dulcè hîc queritur, dum carmina fundit ad auras,
Stant mœstæ pecudes circùm, et suspensa quiescunt
Flumina: Naiades liquidis flevire sub antris,
Flevit et irriguo descendens Jûpiter imbre.
- 10 Accipe, GARTHA, novo deductum pectine carmen,
Accipe; quamque ferunt Musæ, sine tempora circùm
Inter Apollineas hederam tibi serpere lauros:
En, quid amor, tibi amor solum insanabile, cogit
Ferre, quibusque premit juvenilia pectora curis.
- 15 Vos, gelidi fontes, fagi, vos testor, opacæ,
Quæ radios Phœbi, non ignem arcetis Amoris,
Quas dolor effundit justas audite querelas.
Non canimus surdis; respondent flebilè sylvæ,
Flebilè clivosi montes, et saxa reclamant:
20 Durior, heu! quianam saxis, Amarylli, precantem
Respis, et nullas voces tractabilis audis?
Flebilè balantes respondent questibus agni;

Illos sicca dies, tu me, meus ignis, aduris.

Æstifer accendit sitientes Sirius agros,

25 At tibi perpetuâ frigent præcordia brumâ.

Quæ nemora, aut qui vos saltus habuere, Camœnæ,

Vester Alexis ubi studio tabebat inani?

An quâ pulcher Isis leni rigat agmine campos?

An quâ per valles sinuat sua flumina Camus?

30 Nuper ego lucentis aquæ me in margine vidi;

Suavè rubescentem mihi rettulit unda figuram.

Sed cùm nostræ adeò formæ tibi sordet imago,

Ipse ego jam fontes, modò qui placuere, relinquo.

Quæ præcul in sylvis plantæ nascuntur, et omnes

35 Virtutes herbarum nôram, usumque medendi.

Hei mihi! quid prodest plantas novisse, vel herbas,

Si crudelis amor nullâ est medicabilis arte,

Nec mihi, quæ gregibus, medicantia gramina prosunt!

Formosos alii per mollia pascua ducant,

40 Auspicio meliore, greges, et vellera mutant;

Me juvat, umbroso tecum hîc sub monte jacentem,

Et canere, et viridi præcingere tempora lauro.

Est mihi, quam Corydon modulans inflare solebat,

Fistula; Supremum hoc, inquit, morientis, Alexi,

45 Munus habe; hæc nomen Rosalindæ rura docebat.

Sic Corydon; sed jam pendebit ab arbore buxus

Usque silens, cùm nostra adeò tibi carmina sordent.

Sæpe tamen plausus mihi rustica turba canenti,

Panque deus, Satyrique leves, Faunisque dedere.

- 50 Ipsæ etiam Nymphæ sylvis venêre relictis;
 Primitias ultrò frugum, niveasque palumbes,
 Quas tibi servo, ferunt: manibus tibi florea plenis
 Passimserta legit pastor; tibi destinat omnes
 Pollice componens populati ruris honores.
- 55 Quin ergo, quæ sola meres, cape debita, virgo,
 Munera; tu campis, et tu decus omne colonis.

- Aspice, quanta tenet sylvestria rura voluptas!
 Æthere delapsi coluerunt Di quoque sylvas.
 Pulchra Venus sylvis cum pulchro errabat Adoni,
 60 Atque Diana frequens virides amat incola saltus.
 Nympha, veni: præsentevolat te gratior hora,
 Cum tonsis redeunt ovibus sub nocte coloni,
 Cum vincti ex agro mессores tempora spicis
 Adsunt, et Cererem festo clamore salutant.
- 65 Squameus hîc tacitâ nullus latet anguis in herbâ,
 Sed mihi amor latitans nutrit sub corde venenum.
 Hic roseos populantur apes, sua gaudia, flores;
 Nulla absente tuus te gaudia novit Alexis.
 Oh! precor, ôh! nostras dignare invisere sedes,
 70 Et virides musco fontes, nemorumque recessus.
 Quâcumque incedas, spirante favonius aurâ
 Apricos recreabit agros: ubicumque sedentem
 Sylva sequax densâ ramorum proteget umbrâ
 Sub pedibus sternet roseum tibi flora tapetem,
 75 Quâque feras oculos, rerum nova gloria surget.
- Oh! dulces liceat tecum mihi ducere soles,
 Aonioque tuas percurrere pectine laudes.
 Te volucrum per rura chori, te campus, et omnis
 Sylva canet, nomenque ferent ad sidera venti.

80 Sin certare voles, Orpheumque æquare canendo,
In numerum rursus sylvasque umbrasque videbis
Ludere, et excelsos motare cacumina montes,
Auritosque trahi suspensis lapsibus amnes.

Sed viden? è medio sol igneus ardet Olympo,
85 Et fessæ pecudes frigus sectantur opacum.
Cum grege pastores umbras et flumina quærunt:
Hei mihi! quòd duro nullum est solamen amor!

Mox cælum emensus, sol æquore tinget anhelos
Pronus equos, ponetque viæ finemque labori:
90 Me tamen usque novis violentior æstibus urit
Ignis, et ardentem noctesque diesque fatigat.

60
65
70
75
80
85
90
95
100
105
110
115
120
125
130
135
140
145
150
155
160
165
170
175
180
185
190
195
200
205
210
215
220
225
230
235
240
245
250
255
260
265
270
275
280
285
290
295
300
305
310
315
320
325
330
335
340
345
350
355
360
365
370
375
380
385
390
395
400
405
410
415
420
425
430
435
440
445
450
455
460
465
470
475
480
485
490
495
500
505
510
515
520
525
530
535
540
545
550
555
560
565
570
575
580
585
590
595
600
605
610
615
620
625
630
635
640
645
650
655
660
665
670
675
680
685
690
695
700
705
710
715
720
725
730
735
740
745
750
755
760
765
770
775
780
785
790
795
800
805
810
815
820
825
830
835
840
845
850
855
860
865
870
875
880
885
890
895
900
905
910
915
920
925
930
935
940
945
950
955
960
965
970
975
980
985
990
995

É G L O G U E I I I.

Cette belle jeune femme est la fille d'un riche commerçant
 en deux parties. Le lieu de sa naissance est non moins in-
 connu que son nom. Elle est d'une beauté parfaite, et d'un
 caractère d'une pureté et d'une noblesse qui ne se trouvent
 que dans les âmes d'élite. Elle est d'une sensibilité et d'une
 délicatesse qui ne se trouvent que dans les âmes d'élite. Elle
 est d'une pureté et d'une noblesse qui ne se trouvent que
 dans les âmes d'élite. Elle est d'une sensibilité et d'une
 délicatesse qui ne se trouvent que dans les âmes d'élite.

A U T U M N,
THE THIRD PASTORAL;
TO M. WYCHERLEY.

BENEATH the shade a spreading beach displays,
Hylas and Ægon sung their rural lays ;
This mourn'd a faithless , that an absent love :
And Delia's name and Doris' fill'd the grove.
5 Ye Mantuan Nymphs , your sacred succour bring ;
Hylas and Ægon's rural lays I sing.

Thou , whom the Nine with Plautus' wit inspire,
The art of Terence and Menander's fire ;

Cette Églogue dans le goût de la VIII^e. de Virgile , consiste en deux parties. Le lieu de la scène est une montagne ; le tems est le coucher du soleil.

VERS 7. *Thou*, etc. Guillaume Wycherley, Poète anglois, célèbre par ses comédies. On lui reproche trop d'affectation d'esprit ; un reproche encore mieux fondé, c'est le ton licencieux qui règne dans ses ouvrages. Ses deux pièces de théâtre les plus estimées , sont *The Plain-Dealer*, l'Homme Franc, et *The Country-Wife*, la Femme de Province. La première est imitée du Misanthrope de Molière ; on y voit avec plaisir des traits pleins de force et de hardiesse , de l'intérêt , et une intrigue ingénieuse , qui la rendroient peut-être supérieure à notre Misanthrope , si on y trouvoit le même goût et la même finesse : la seconde comédie, aussi imitée du Poète françois est une espèce d'*École des Femmes*, elle peut, comme on l'a très-bien remarqué , être l'école du bon comique , mais non celle de l'honnêteté et de la décence.

VERS 8. *The art*, etc. Allusion au caractère de Terence, que

L' A U T O M N E,

É G L O G U E I I I ;

A M. W Y C H E R L E Y.

DEUX bergers, à l'ombre d'un hêtre,
Corydon et Tyrsis, sur un hautbois champêtre,
Exprimoient leurs ennuis secrets:
Corydon soupiroit pour sa bergère absente,
Et Tyrsis se plaignoit d'une infidèle amante;
Pour Clymène et Doris, tous deux de leurs regrets
Faisoient retentir les forêts.

O toi que l'aimable Thalie
Aime à combler de ses faveurs,
Tes immortels écrits avoués des neuf Sœurs
Sont marqués au coin du génie;
Et tu sais réunir dans tes vers enchanteurs,
Au sel fin et piquant que Plaute sut répandre,
Le goût sûr de Térence et le feu de Ménandre,
Avec légèreté crayonnant nos erreurs,
Ta critique polit et réforme nos mœurs;
Et ton esprit qui nous éclaire,
Toujours sûr d'instruire et de plaire,
Par l'attrait du plaisir domine sur les cœurs.

nous a laissé César:

Tu quoque, tu in summis, o dimidiata Menander,
Poneris, et meritò puri sermonis amator:
Lenibus atque utinam scriptis adjuncta foret vis
Comica!

Dans les six comédies que nous avons de Térence, on

- Whose sense instructs us, and whose humour charms,
 10 Whose judgment sways us, and whose spirit warms!
 Oh, skill'd in nature! see the hearts of swains,
 Their artless passions and their tender pains.

- Now setting Phœbus shone serenely bright,
 And fleecy clouds were streak'd with purple light;
 15 When tuneful Hylas with melodious moan,
 Taught rocks to weep, and made the mountains groan.

Go, gentle gales, and bear my sighs away!
 To Delia's ear the tender notes convey.

admire l'art avec lequel il a su peindre les mœurs et rendre la nature. On lui reproche d'avoir manqué de cette force comique, qu'on trouve dans Plaute, et qui distingue surtout notre inimitable Molière.

Ménandre est regardé comme l'auteur de la *nouvelle Comédie* parmi les Grecs; on le préfère à Aristophane, mais de cent huit comédies qu'il avoit composées, il ne nous reste que quelques fragmens.

Daigne prêter l'oreille aux musettes naïves
De deux jeunes bergers dont les chansons plaintives
D'un malheureux amour expriment les tourmens ;
De leurs peines sans art ils exposent l'image ;
De la simple nature , en leurs gémissemens ,
Tu reconnoîtras le langage.

Par les heurés conduit, du Dieu de la lumière
Déjà le char touchoit aux portes d'occident ;
L'astre des cieux , au sein de Téthys qui l'attend ,
Alloit terminer sa carrière.
Ses rayons , dans un ciel d'azur ,
Brilloient de l'éclat le plus pur ;
Quand , d'une voix tendre et touchante ,
Corydon , à Doris absente
Adresse ces tristes accens ,
Dont les échos de nos montagnes ,
Émus de ses gémissemens ,
Faisoient , en soupirant , retentir nos campagnes.

» Sur vos ailes, tendres Zéphyr ,
» Portez jusqu'à Doris mes vœux et mes soupirs. «

20 As some sad turtle his lost love deplores,
And with deep murmurs fills the sounding shores;
Thus, far from Delia, to the winds I mourn,
Alike, unheard, unpity'd, and forlorn.

Go, gentle gales, and bear my sighs along!

25 For her, the feather'd quires neglect their song;
For her, the limes their pleasing shades deny;
For her, the lilies hang their heads, and die.

Ye flow'rs that droop, forsaken by the spring,
Ye birds that, left by summer, cease to sing,
Ye trees that fade, when autumn-heats remove,
30 Say, is not absence death to those who love?

Go, gentle gales, and bear my sighs away!

Comme en nos bois la tourterelle
Gémit d'avoir perdu sa compagne fidelle,
Ainsi, seul, languissant, sans espoir, sans secours,
Éloigné de Doris, dans ces lieux solitaires,
Aux Dieux témoins des maux qui consomment mes jours,
J'adresse mes plaintes amères.

» Sur vos ailes, tendres Zéphyr,
» Portez jusqu'à Doris mes vœux et mes soupirs. «

Tout languit loin de vous sur ce triste rivage ;
Doris, on n'entend plus le son des chalumeaux,
Et dans nos forêts les oiseaux
Ont cessé leur tendre ramage ;
Les arbres desséchés ne donnent plus d'ombrage ;
Sur leurs tiges les tendres lis
Sont et languissans et flétris.

C'est du printems la triste absence,
Tendres lis, qui ternit l'éclat de vos couleurs ;
Oiseaux, quand l'été fuit, condamnés au silence
Vous perdez vos sons enchanteurs ;
Et vous, arbres, sombres bocages,
Vous êtes dépouillés de vos charmans ombrages
Lorsque le froid d'automne a banni les chaleurs.
Dans la nature ainsi des maux le plus extrême,
C'est l'absence de ce qu'on aime.

» Sur vos ailes, tendres Zéphyr,
» Portez jusqu'à Doris mes maux et mes soupirs. «

20 As some sad turtle his lost love deplores,
And with deep murmurs fills the sounding shores;
Thus, far from Delia, to the winds I mourn,
Alike, unheard, unpity'd, and forlorn.

Go, gentle gales, and bear my sighs along!

For her, the feather'd quires neglect their song;
25 For her, the limes their pleasing shades deny;
For her, the lilies hang their heads, and die.

Ye flow'rs that droop, forsaken by the spring,
Ye birds that, left by summer, cease to sing,
Ye trees that fade, when autumn-heats remove,
30 Say, is not absence death to those who love?

Go, gentle gales, and bear my sighs away!

Comme en nos bois la tourterelle
Gémit d'avoir perdu sa compagne fidelle,
Ainsi, seul, languissant, sans espoir, sans secours,
Éloigné de Doris, dans ces lieux solitaires,
Aux Dieux témoins des maux qui consomment mes jours,
J'adresse mes plaintes amères.

» Sur vos ailes, tendres Zéphyr,
» Portez jusqu'à Doris mes vœux et mes soupirs. «

Tout languit loin de vous sur ce triste rivage;
Doris, on n'entend plus le son des chalumeaux,
Et dans nos forêts les oiseaux
Ont cessé leur tendre ramage;
Les arbres desséchés ne donnent plus d'ombrage;
Sur leurs tiges les tendres lis
Sont et languissans et flétris.

C'est du printems la triste absence,
Tendres lis, qui ternit l'éclat de vos couleurs;
Oiseaux, quand l'été fuit, condamnés au silence
Vous perdez vos sons enchanteurs;
Et vous, arbres, sombres bocages,
Vous êtes dépouillés de vos charmans ombrages
Lorsque le froid d'automne a banni les chaleurs.
Dans la nature ainsi des maux le plus extrême,
C'est l'absence de ce qu'on aime.

» Sur vos ailes, tendres Zéphyr,
» Portez jusqu'à Doris mes maux et mes soupirs. «

Curs'd be the fields that cause my Delia's stay ;
 Fade ev'ry blossom, wither ev'ry tree ,
 Die ev'ry flow'r, and perish all, but she.

35 What have I said? Where'er my Delia flies,
 Let spring attend, and sudden flow'r's arise!
 Let op'ning roses knotted oaks adorn,
 And liquid amber drop from ev'ry thorn.

Go, gentle gales, and bear my sighs along!

40 The birds shall cease to tune their ev'ning song,

VERS 37. *Let op'ning, etc.*

Aurea duræ

Mala ferant quercus, narcisso Floreat alnus,
 Pinguia corticibus sudent electra myricæ.

Virg. Égl. VIII.

Que dans le deuil, dans la tristesse,
Que du soleil abandonnés,
Ils soient maudits du ciel, les champs infortunés,
Qui dérobent Doris à ma vive tendresse !
Qu'un éternel hiver, exerçant ses rigueurs,
Glace le sein de la nature;
Que la terre y soit sans verdure;
Que les prés n'offrent plus de fleurs;
Que tout arbre en naissant périsse;
Que la nature se flétrisse;
Ah! pourtant de Doris, grands Dieux!
Préservez les jours précieux.

Quels vœux vient de former un coupable délire?
Non, par-tout où Doris fixera son séjour,
Que les Jeux, les Ris et l'Amour,
Que la riante Flore et l'aimable Zéphyre
Près d'elle établissent leur cour.
Charmant printems, ornez cette terre chérie
De vos plus belles fleurs, et prodiguez vos dons;
Faites croître en ces lieux, jusque sur les buissons,
Les plus doux parfums d'Assyrie.

» Sur vos ailes, tendres Zéphyrs,
» Portez jusqu'à Doris mes vœux et mes soupirs. »

Les rossignols dans nos bocages
Cesseront leurs tendres ramages;
On verra couler les ruisseaux
Au travers des herbes fleuries,
Sans qu'on entende en nos prairies
Le doux murmure de leurs eaux;

The winds to breathe, the waving woods to move,
And streams to murmur, ere I cease to love.

Not bubbling fountains to the thirsty swain,
Not balmy sleep to lab'ers faint with pain,
45 Not show'rs to larks, or sun-shine to the bee,
Are half so charming as thy sight to me.

Go, gentle gales, and bear my sighs away!

Come, Delia, come; ah, why this long delay?
Thro' rocks and caves the name of Delia sounds,
50 Delia, each cave and echoing rock rebounds.

VERS 43. *Not bubbling, etc.*

Quale sopor fessis in gramine, quale per aestum
Dulcis aquae saliente sitim restinguere rivo.

Kirg. *Églog. V.*

Les vents cesseront dans nos plaines
De faire sentir leurs haleines,
Et ne pourront des arbrisseaux
Agiter les feuilles légères ;
Avant que je cesse d'aimer
La beauté qui m'a su charmer,
La plus aimable des bergères.

Ce qu'est au moissonneur, brûlé par le soleil,
Le frais délicieux d'une source agréable ;
Ce qu'est au laboureur, que le travail accable ,
Un doux et paisible sommeil ;
Ce qu'est une rosée à la rose vermeille ;
Ce qu'à la diligente abeille
Paroît le soleil d'un beau jour ;
Tel, et bien plus charmant encore ,
Pour mon cœur seroit le retour
De la bergère que j'adore.

» Sur vos ailes, tendres Zéphyr,
» Portez jusqu'à Doris mes vœux et mes soupirs. «

Reviens, Doris, reviens sur nos charmans rivages,
J'ai fait de mes regrets retentir les bocages ;
Les rochers, les vallons répètent tour-à-tour
Mes douloureux accens et mes tendres hommages....

The winds to breathe, the waving woods to move,
And streams to murmur, ere I cease to love.

Not bubbling fountains to the thirsty swain,
Not balmy sleep to lab'ers faint with pain,
45 Not show'rs to larks, or sun-shine to the bee,
Are half so charming as thy sight to me.

Go, gentle gales, and bear my sighs away!

Come, Delia, come; ah, why this long delay?
Thro' rocks and caves the name of Delia sounds,
50 Delia, each cave and echoing rock rebounds.

VERS 43. *Not bubbling, etc.*

Quale sopor fessis in gramine, quale per æstum

Dulcis aquæ saliente sistim restinguere rivo.

King. *Æglog. V.*

Les vents cesseront dans nos plaines
De faire sentir leurs haleines,
Et ne pourront des arbrisseaux
Agiter les feuilles légères ;
Avant que je cesse d'aimer
La beauté qui m'a su charmer,
La plus aimable des bergères.

Ce qu'est au moissonneur, brûlé par le soleil,
Le frais délicieux d'une source agréable ;
Ce qu'est au laboureur, que le travail accable,
Un doux et paisible sommeil ;
Ce qu'est une rosée à la rose vermeille ;
Ce qu'à la diligente abeille
Paroît le soleil d'un beau jour ;
Tel, et bien plus charmant encore,
Pour mon cœur seroit le retour
De la bergère que j'adore.

» Sur vos ailes, tendres Zéphyrs,
» Portez jusqu'à Doris mes vœux et mes soupirs. «

Reviens, Doris, reviens sur nos charmans rivages.
J'ai fait de mes regrets retentir les bocages ;
Les rochers, les vallons répètent tour-à-tour
Mes douloureux accens et mes tendres hommages....

Ye pow'rs, what pleasing frenzy sooths my mind!
 Do lovers dream, or is my Delia kind?
 She comes, my Delia comes!... Now cease my lay,
 And cease, ye gales, to bear my sighs away!

55 Next Ægon sung, while Windsor groves admir'd;
 Rehearse, ye Muses, what yourselves inspir'd.

Resound, ye hills, resound my mournful strain!

Of perjur'd Doris, dying I complain;
 Here where the mountains, less'ning as they rise,
 60 Lose the low vales, and steal into the skies;
 While lab'ring oxen, spent with toil and heat,
 In their loose traces from the field retreat;
 While curling smoaks from village-tops are seen,
 And the fleet shades glide o'er the dusky green.

65 Resound, ye hills, resound my mournful lay!

VERS 52. *Do lovers dream, etc.*

An qui amant, ipsi sibi somnia fingunt.

Virg. Égl. VIII.

Mais quel présage heureux m'annonce ton retour?
Est-ce une illusion d'un trop crédule amour?
Est-ce Doris qui vient? oui, c'est Doris, c'est elle!
Mon cœur ne m'a point fait un rapport infidèle.

» Sur vos ailes, tendres Zéphyrs,
» Ne portez plus au loin mes vœux et mes soupirs. «

Tyrsis de son côté chante sur la musette
Le désespoir affreux où son amour le jette.
Muse, de son hautbois toi qui réglois les sons,
Viens nous redire ses chansons.

» Sur ces montagnes solitaires,
» Échos, retentissez de mes plaintes amères. «

Loin du monde et du bruit, sur ces rochers affreux,
Dont les sommets altiers se perdent dans les cieux,
Écoute, infidelle Clymène,

Un berger qui gémit sous le poids de ta chaîne.
Accablé de fatigue, épuisé de chaleur,
Le bœuf quitte les champs et son travail pénible;
Délivré de son joug, par un repos paisible
Il va réparer sa vigueur.

Le jour fuit; sur nos plaines sombres
Déjà la nuit commence à répandre ses ombres.
Mais, hélas! il n'est plus de repos pour mon cœur;
La nuit même ne sert qu'à nourrir ma douleur.

» Sur ces montagnes solitaires,
» Échos, retentissez de mes plaintes amères. «

Beneath yon' poplar oft we past the day;
 Oft' on the rind I carv'd her am'rous vows,
 While she with garlands hung the bending boughs:
 The garlands fade, the vows are worn away;
 70 So dies her love, and so my hopes decay.

Resound, ye hills, resound my mournful strain!

Now bright Arcturus glads the teeming grain;
 Now golden fruits on loaded branches shine,
 And grateful clusters swell with floods of wine;
 75 Now blushing berries paint the yellow grove;
 Just Gods! shall all things yield returns but love?

Resound, ye hills, resound my mournful lay!

A l'ombre de ces peupliers,
Souviens-toi, bergère infidelle,
Que nous passions les jours entiers,
Sur leur écorce encor nouvelle,
Dans ces jours que l'amour rendoit délicieux,
Jours charmans, que mon cœur regrette !
Je gravois nos noms et nos vœux
Avec le fer de ma houlette.

Tu parois leurs rameaux de guirlandes de fleurs,
Et tes doigts délicats nuançoient leurs couleurs.
Vain bonheur, vœux perdus, frivoles apparences !
J'ai vu périr l'écorce, et les fleurs se flétrir ;
En même tems, hélas ! j'ai vu mes espérances
Comme un songe s'évanouir.

» Sur ces montagnes solitaires,
» Échos, retentissez de mes plaintes amères. «

Et nos coteaux et nos guérets
Offrent, au retour de l'automne,
Les présens de Bacchus, et les dons de Cérés ;
Dans nos vergers déjà Pomone
Étale ses appas, et de fruits se couronne ;
Les raisins colorés d'un éclat vif et doux
De la vigne font la parure :
Tout semble revivre pour nous
Et renaître dans la nature.
Ah, grands dieux ! faut-il que l'amour
Passe et périsse sans retour ?

» Sur ces montagnes solitaires,
» Échos, retentissez de mes plaintes amères. «

- The shepherds cry, » Thy flocks are left a prey «....
 Ah! what avails it me, the flocks too keep,
 80 Who lost my heart while I preserv'd my sheep.
 Pan came, and ask'd, what magic caus'd my smart,
 Or what ill eyes malignant glances dart?
 What eyes but hers, alas, have pow'r to move!
 And is there magic but what dwells in love!

- 85 Resound, ye hills, resound my mournful strains!
 I'll fly from shepherds, flocks, and flow'ry plains.
 From shepherds, flocks, and plains, I may remove,
 Forsake mankind, and all the world,.... but love!

VERS 82. *Or what ill eyes, etc.*

Nescio quis teneros oculus mihi fascinat agnos.

Virg. Egl. III.

J'entends les bergers des hameaux ;
» Tyrsis, me disent-ils, prends soin de tes troupeaux ;
» Tes bœufs, tes moutons sont errans dans la plaine. «

Ah que me serviroit de sauver mes agneaux ,
Quand je périrais des traits de l'ingrate Clymène ?
De perdre mon troupeau je crains peu le danger ;
C'est à sauver mon cœur qu'il eût fallu songer.
Attendri de mes maux , des monts de l'Arcadie
Pan, le dieu des pasteurs, vient pour les soulager.

» Dans quel état, dit-il, es-tu réduit , berger ?

» Le désespoir est près de terminer ta vie.

» Malheureux ! quel charme enchanteur

» A versé sur tes jours ce poison destructeur ? «

De Clymène ingrate et volage

Mon état affreux est l'ouvrage ;

Elle seule produit tous les maux que je sens.

Ses yeux sont les funestes charmes

D'où viennent mes cruels tourmens ;

Et l'amour dans mon cœur excite plus d'alarmes

Que n'en pourroient causer tous les enchantemens.

» Sur ces montagnes solitaires ,

» Échos, retentissez de mes plaintes amères. «

C'en est fait ; de ces lieux m'exilant sans retour ,

Je fuirai les bergers, les troupeaux et les plaines,...

Insensé que dis-tu ? l'amour seul fait tes peines ,

Et par-tout avec toi tu porteras l'amour.

68 É G L O G U E S

I know thee, Love! on foreign mountains bred,
 90 Wolves gave thee suck, and savage tigers fed,
 Thou wert from Ætna's burning entrails torn,
 Got by fierce whirlwinds, and in thunder born!

Resound, ye hills, resound my mournful lay!

Farewell, ye woods, adieu the light of day!
 95 One leap from yonder cliff shall end my pains.

No more, ye hills, no more resound my strains!

Thus sung the shepherds till th' approach of night,
 The skies yet blushing with departing light,
 When falling dew with spangles deck'd the glade,
 100 And the low sun had lengthen'd ev'ry shade.

VERS 98. *The skies*, etc. On reproche ici une légère inexactitude à M. Pope : le premier vers semble marquer le tems qui suit le coucher du soleil; et les derniers vers, l'instant qui le précède.

VERS 100. *And the low sun*, etc.

Et sol crescentes descendens duplicat umbras.

Virg. Égl. II.

Amour ! hélas, trop tard j'apprends à te connoître.

Monstre, par le crime formé ;

L'Ætna de son sein enflammé ,

Au milieu des feux te fit naître.

Tisiphone , Alecton , par leurs cris répétés

Applaudirent à ta naissance.

Dans leurs antres ensanglantés

Les tigres et les loups nourrirent ton enfance.

Les noires trahisons , les meurtres odieux

De ton berceau furent les jeux.

» Sur ces montagnes solitaires ,

» Échos, retentissez de mes plaintes amères. «

Forêts , bergers , troupeaux , cieux , adieu pour toujours ,

Monts escarpés , vos précipices

Vont enfin de mon cœur terminer les supplices ,

En terminant mes tristes jours.

» Échos de ces monts solitaires ,

» Vous ne répondrez plus à mes plaintes amères. «

Ainsi les deux bergers chantèrent tour-à-tour :

C'étoit vers le déclin du jour ;

Et dans un char semé d'étoiles ,

Déjà la nuit fendait les airs ,

Dans les cieux et sur l'univers

Commençoit d'étendre ses voiles.

EADĒM ECLOGA LATINĒ REDDITA.

AUTUMNUS.

FORTĒ sub umbroso frondentis tegmine fagi
Pulcher Hylas, pulcherque unā consederat Ægon:
Hic infidum, ille absentem deslebat amorem,
Deliaque et Doris nemorosa per arva sonabant.

5 Andinæ Musæ, sacros recludite fontes;
Sollicitos Ægonis Hylæque canemus amores.

O, cui Pierides numeros, artemque Terenti,
Plautinosque dedere sales, ignesque Menandri;
O tu, qui mores hominum formare monendo
10 Censor amas, vitæque doces præcepta beatæ;
Aspice nos, nostramque, licet sit rustica, Musam,
Pastorumque bonus molles ne sperne querelas.

Jam roseis sol pronus equis vergebat in æquor,
Sparsaque puniceâ radiabant nubila luce;
15 Argutâ cūm tristis Hylas sic cœpit avenâ,
Montesque et scopulos Dorin resonare docebat:

Ferte meas, venti, hinc ad Dorida ferte querelas!
Scilicet, ut mœrens, amissâ conjuge, turtur,
Rauca gemens gravibus latè loca questibus implet;
20 Sic mea dum Doris procul his sejungitur arvis,
Solutus, inops, expes, singultibus astra lacesso.

Ferte meas, venti, hinc ad Dorida ferte querelas!

Illâ absente, choros tacitæ abrupere volucres;

Illâ absente, suam fesso negat arbutus umbram,

25 Marcentesque comas morientia lilia ponunt,

Lilia, quæ verno spoliata jacetis honore;

Vos, canere oblitæ, fugiente æstate, volucres;

Vos sylvæ, autumnno contractæ frigore, testor,

Longa mori si non absentia cogat amantem.

30 Ferte meas, venti, hinc ad Dorida ferte querelas!

Detestata mihi, procul hoc quæ rure morantem

Dorin terra tenet! modò te mihi sospite, Dori,

Pratorum spoliatur honos, elangueat omnis

Arbor, et in medio marcescat flosculus arvo.

35 Eheu! quid volui demens? quoscumque pererrat

Illa locos, per prata recens comitetur euntem

Veris honos, surgant violæ, decoretur odoris

Dura rosis ilex, maneatque electra vepretis.

Ferte meas, venti, hinc ad Dorida ferte querelas!

40 Antè loquax iterare modos cessabit aëdon,

Antè susurrantes motare cacumina sylvæ,

Aut spirare noti, aut dulci cum murmure rivi

Serpere, quàm tristes mea lumina fundere fletus.

Non sitientem adeò fontanæ copia lymphæ

45 Juerit agricolam, non fessum somnus in herbâ;

Non tam dulce apibus solis jubar, imber alaudis,

Quàm tua grata mihi veniat præsentia, Dori.

Ferte meas, venti, hinc ad Dorida ferte querelas!

Huc, ô Dori! veni; quæ te tam lenta moratur

- 50 Segnities? te saxa vocant, collesque supini,
 Te resonæ valles, te nostræ, Dorî, myricæ.
 Quæ, Superi, quæ me jucunda insania ludit?
 An venit? an fingunt ipsi sibi somnia amantes?
 Doris adest, mea Doris adest. Jam sistite, venti,
 55 Sistite, nec nostras ad Dorida ferte querelas.

Vos, quæ rettulerit, sylvis mirantibus, Ægon,
 Dicite, Pierides; nam vos docuistis et illa.

- Reddite lugubres, cava culmina, reddite cantus!
 Hic, quâ demissis se se subducere sensim
 60 Vallibus incipiunt, abeuntque in nubila montes,
 Delia, te moriens, te, perfida Delia, testor,
 Jam collo ex arvis redeunt languente juvenci,
 Inversique domum referunt grave pondus aratri;
 Jam procul undantem villarum culmina ad auras
 65 Exhalant fumum, vallesque umbrantur opacæ.

- Reddite lugubres, cava culmina, reddite cantus!
 Sæpe diem longo tecum sermone sub umbrâ
 Populeâ fregi, viridique in cortice vota
 Incidi, dum tu curvatis pendula ramis
 70 Serta dabas: sed jam posuerunt marcida fluxum
 Serta decus, fisso pereunt in cortice vota:
 Sic fugitivus amor, sic me spes lusit amantem!

- Reddite lugubres, cava culmina, reddite cantus!
 Jam faciunt lætas Arcturi sidera fruges;
 75 Jam gravidos onerant ramos poma aurea, et uvæ
 Purpureo passim per colles nectare turgent;

Ditia flavescentes pingunt aviaria baccae:
Tanquam hæc decepti mihi sint solamen amoris.

Reddite lugubres, cava culmina, reddite cantus!

- 80 Pastores clamant: » Tibi oves abiguntur et hædi. «
Hei mihi! quid prodest vel oves servasse vel hædos,
Si, dum servo gregem, pereor miser ipse? Lycæi
Arcadii venit Deus; » Ecqua venefica, dixit,
» Te vidit, sanosque avertit pectore sensus? «

- 85 Reddite lugubres, cava culmina, reddite cantus!

Ibo, et pastores, pecudesque, et amœna vireta
Linquam: at pastores, pecudesque, et amœna vireta
Linquere quid juvat, insano nisi linquar amore?
Nunc scio quid sit amor: duris in montibus ortum

- 90 Nutrivere lupæ, et tigres pavere rapaces.
Illum è visceribus vulsum flagrantibus Ætnæ
Turbo nigras fudit, cœlo indignante, sub auras.

Reddite lugubres, cava culmina, reddite cantus!

Sylva vale dilecta, vale lux alma diei!

- 95 Istius aërio præceps de vertice rupis
Deferar, ille modus fuerit finisque dolori.
Reddere lugubres, cava culmina, parcite cantus!

Talia jactabant, cùm jam procedere vesper

Cœperat, et roseum suffundere lumen olympo.

- 100 Humida jam vitreis rorabant gramina guttis,
Solque cadens rerum crescentes auxerat umbras.

THE HISTORY OF THE

REIGN OF

CHARLES THE FIRST

BY

JOHN BURNET

OF

THE UNIVERSITY OF OXFORD

IN TWO VOLUMES

THE FIRST

VOLUME

CONTAINING

THE HISTORY OF

THE REIGN OF

CHARLES THE FIRST

FROM 1625 TO 1642

IN TWO VOLUMES

THE SECOND

VOLUME

CONTAINING

THE HISTORY OF

THE REIGN OF

CHARLES THE FIRST

FROM 1642 TO 1649

IN TWO VOLUMES

THE THIRD

VOLUME

CONTAINING

THE HISTORY OF

THE REIGN OF

L'HIVER.

ÉGLOGUE IV.

SUJET DE L'ÉGLOGUE.

Le 26 novembre 1702, à minuit, il s'éleva à Londres un ouragan si furieux, qu'il a toujours été appelé depuis la grande tempête. Ce fut cette nuit que mourut une femme aimable, nommée M^{rs}. Tempest. M. Walsh, ami de M. Pope, à qui il avoit appris l'art de la versification, étoit un des admirateurs de cette Dame. Il pleura sa mort dans une Églogue funèbre, et il engagea son ami à composer sur le même sujet une piété du même genre.

Ces deux Poètes ont mis de l'art dans le dessein et le plan de leurs poèmes. M. Walsh, tirant parti des circonstances, feint que la mort de son héroïne a attristé la nature, au point qu'elle s'en est troublée, et qu'elle a abandonné le monde à la tempête. Il ajoute que la nature ayant senti que cette aimable personne étoit couronnée dans le ciel, elle s'étoit apaisée, et avoit ramené le calme dans l'univers. M. Pope a suivi la même fiction : c'est de ses pastorales celle qu'il aimoit le plus.

W I N T E R,

FOURTH PASTORAL;

LYCIDAS, THYRSIS.

LYCIDAS.

- THYRSIS, the music of that murm'ring spring
Is not so mournful as the strains you sing.
Nor rivers winding thro' the vales below,
So sweetly warble, or so smoothly flow.
5 Nor sleeping flocks on their soft fleeces lie,
The moon, serene in glory, mounts the sky,
While silent birds forget their tuneful lays,
Oh sing of Daphne's fate, and Daphne's praise!

La Scène de cette Églogue est dans un berceau, à minuit,
au mois de novembre ou de décembre.

L' H I V E R ,

É G L O U E IV ;

LYCIDAS, THYRSIS.

LYCIDAS.

THYRSIS, l'agréable murmure
Du zéphyr, ou d'une onde pure ;
Des hôtes de nos bois les sons harmonieux ,
Sont moins doux et moins gracieux
Que les airs que nous fait entendre
Votre Muse naïve et tendre.
Maintenant, berger, nos troupeaux ,
Retirés dans les bergeries,
Du sommeil goûtent le repos ;
Et dans nos forêts les oiseaux
Ont oublié leurs chants, leurs douces mélodies.
Déjà sur son char radieux
La lune brille dans les cieux.
De Clymène chantez le trépas et la gloire ,
Et pour célébrer sa mémoire
Employez vos plus nobles airs ;
Jamais sujet ne fut plus digne de vos vers.

T H Y R S I S.

- Behold the groves that shine with silver frost,
 10 Their beauty wither'd, and their verdure lost.
 Here shall I try the sweet Alexis' strain,
 That call'd the list'ning Dryads to the plain?
 Thames heard the numbers, as he flow'd along,
 And bade his willows learn the moving song.

L Y C I D A S.

- 15 So may kind rains ther vital moisture yield,
 And swell the future harvest of the field.
 Begin; this charge the dying Daphne gave,
 And said, » Ye shepherds, sing around my grave! «
 Sing, while beside the shaded tomb I mourn,
 20 And with fresh bays her rural shrine adorn.

VERS 9. *Shine with silver frost.* Cette image a paru ici déplacée parce qu'elle est trop gracieuse, et que le but de l'Auteur est de peindre les désagrémens de l'hiver, comme il paroît dès le vers suivant. N'eût-il pas été plus à sa place, dit M. de Warburton, de se servir de cette expression : *that glare with hoary frost* ? on retrouve, ajoute-t-il, la même inexactitude au vers 31 : l'Auteur emploie l'expression, *pearls* ; celle de *tears* paroîtroit mieux convenir au sujet.

VERS 13. *Audiit Eurotas, jussitque ediscere lauros.*

Virg. Égl. VI.

VERS 18. *Et tumulum facite, et tumulo superaddite carmen.*

Virg. Égl. VI.

T H Y R S I S.

Nos bois dépouillés de feuillages
N'offrent plus de charmans ombrages;
Blanchis par les frimats nos vergers sont sans fleurs;
Tout du cruel hiver éprouve les rigueurs.
Pour bien chanter Clymène, ah! que ne puis-je rendre
Ces sons touchans, harmonieux,
Dont le berger Mopsus savoit charmer ces lieux?
Les Nymphes dans nos bois accouroient pour entendre
Et sa musette et ses concerts;
Et les Naïades attentives,
Quittant leurs grottes, sur ces rives
Venoient applaudir à ses airs.
Pour écouter ses chants, la Thamise attendrie
Suspendoit le cours de ses eaux;
Elle eût voulu que ses roseaux
En imitassent l'harmonie.

L Y C I D A S.

Votre tendre musette, heureux berger, n'a pas
Moins de douceur et moins d'appas.
Chantez; en expirant sur ce triste rivage,
Clymène a de nos cœurs exigé cet hommage:
» Autour de mon tombeau rassemblez-vous, bergers,
» A-t-elle dit; chantez sur vos pipeaux légers. «
Chantez donc; des vertus de la belle Clymène
Faites retentir cette plaine;
Exprimez par vos chants nos regrets, nos douleurs,
Et moi j'arroserai son tombeau de mes pleurs.
Des branches fraîches de ce hêtre,
J'ornerai de mes mains son sépulcre champêtre.

T H Y R S I S.

Ye, gentle Muses, leave your crystal spring,
 Let Nymphs and Sylvens cypress garlands bring;
 Ye weeping Loves, the stream with myrtles hide,
 And break your bows, as when Adonis dy'd;
 25 And with your golden darts, now useless grown,
 Inscribe a verse on this relenting stone :
 » Let nature change, let heav'n and earth deplore,
 » Fair Daphne's dead, and Love is now no more. »

'Tis done, and nature's various charms decay,
 30 See gloomy clouds obscure the cheerful day!
 Now hung with pearls the dropping trees appear,
 Their faded honours scatter'd on her bier.

Faunes,

T H Y R S I S.

Fânes, Sylvains, quittez vos bois et vos forêts;
Et vous, Nymphes de l'Hippocrène,
Abandonnez votre fontaine :
Le front couronné de cyprés,
Venez par des soupirs exprimer vos regrets.
Pleurez, tendres Amours, un objet plein de charmes;
Ainsi vous pleurâtes jadis
Le triste destin d'Adonis :
Un destin plus cruel mérite mieux vos larmes;
Clymène du trépas vient de subir les lois.
Brisez vos arcs et vos carquois,
Et pour orner sa tombe, à ces présens fragiles
Joignez vos myrtes toujours verts;
D'un de vos traits dorés, désormais inutiles,
En son honneur gravez ces vers :
» Que tout change dans la nature,
» Qu'un deuil universel marque notre douleur;
» Que le soleil n'ait plus ni clarté ni chaleur,
» Que la terre soit sans verdure :
» Clymène n'est plus; les Amours,
» Atteints du même trait qui frappe cette belle,
» Dans la même tombe avec elle
» Sont ensevelis pour toujours. «

C'en est fait, la nature a perdu ses attraits;
Les cieux sont obscurcis de nuages épais :
Les arbres desséchés, dépouillés de leurs charmes,
N'offrent plus d'asyle aux oiseaux;
Blanchis par les frimats, de leurs tristes rameaux
Ils ne distillent que des larmes.

See where, on earth, the flow'ry glories lie,
With her they flourish'd, and with here they die.

- 35 Ah! what avail the beauties nature wore?
Fair Daphne's dead, and beauty is no more!

- For her the flocks refuse their verdant food,
The thirsty heifers shun the gliding flood,
The silver swans her hapless fate bemoan,
In notes more sad than when they sing their own;
40 In hollow caves sweet Echo silent lies,
Silent, or only to her name replies:
Her name with pleasure once she taught the shore;
Now Daphne's dead, and pleasure is no more!

Nous voyons dans nos champs flétris
 Les dons que la Déesse Flore
 Pour Clymène avoit fait éclore
 Avec Clymène évanouis.
 A quoi servent de la nature
 Et les beautés et la parure ?
 Clymène n'est plus ; et les fleurs
 Faites uniquement pour orner cette belle,
 Tombent, périssent avec elle,
 Perdent leur éclat , leurs couleurs.

Pour nos tristes agneaux , languissans dans la plaine ,
 L'herbe tendre n'a plus d'attraits ;
 Les troupeaux altérés évitent la fontaine ,
 Et les cygnes par leurs regrets
 Déplorent le destin de l'aimable Clymène.
 Leurs chants sont moins mélodieux ,
 Moins tristes , moins harmonieux ,
 Quand ils chantent leur mort prochaine.
 Dans leurs cavernes les Échos
 Et la plaignent et la regrettent ;
 Ils se taisent ou ne répètent
 Que des soupirs et des sanglots.
 Avec quelle vive alégresse ,
 Du nom de Clymène autrefois
 Vous faisiez retentir nos plaines et nos bois ,
 Échos ! A répéter sans cesse
 Ce nom plein de charmes pour vous
 Vous faisiez consister vos plaisirs les plus doux.
 Mais Clymène n'est plus ; soumis à cette belle ,
 Les Plaisirs qui formoient sa cour ,
 Dans la même tombe avec elle
 Sont ensevelis sans retour.

- 45 No grateful dews descend from ev'ning skies,
 Nor morning odours from the flow'rs arise;
 No rich perfumes refresh the fruitful field,
 Nor fragrant herbs their native incense yield.
 The balmy Zephyrs, silent since her death,
 50 Lament the ceasing of a sweeter breath.

Th' industrious bees neglect their golden store!
 Fair Daphne's dead, and sweetness is no more!

No more the mounting larks, while Daphne sings,
 Shall, list'ning in mid-air, suspend their wings;

- 55 No more the birds shall imitate her lays,
 Or, hush'd with wonder, hearken from the sprays:

Sur nos champs desséchés l'Aurore
Ne vient plus répandre ses pleurs;
On ne voit plus l'amant de Flore
Voltiger au milieu des fleurs,
Et parfumer les airs de leurs douces odeurs.
Non, Clymène n'est plus; le Zéphyr dans nos plaines
Ne fait plus sentir sa fraîcheur;
Ah, Zéphyrs! vos douces haleines
Avoient moins qu'elle de douceur.
On ne voit plus l'abeille active,
Dans nos vergers fleuris, au retour du matin,
Tirer du sein des fleurs un utile butin;
Dans sa ruche elle reste oisive,
Néglige en sa douleur son travail précieux,
Et son nectar délicieux.
Ah, Clymène n'est plus; la mort de cette belle
Répand l'amertume en nos cœurs;
Rien ne nous paroît doux sans elle;
Quand Clymène n'est plus, il n'est plus de douceurs.
Lorsque de sa flûte Clymène
Faisoit retentir cette plaine,
Ou quand sa voix charmoit ces bords;
Dans les airs l'alouette agile,
Restoit, pour écouter ses immortels accords,
Suspendue et comme immobile.
Enchantés de ses sons harmonieux et doux,
Les oiseaux de ces bois admiroient en silence,
Et bientôt, rivaux et jaloux,
Vouloient en imiter la grace et la cadence.

No more the streams their murmurs shall forbear,
A sweeter music than their own to hear;

But tell the reeds, and tell the vocal shore,
60 Fair Daphne's dead, and music is no more!

Her fate is whisper'd by the gentle breeze,
55 And told in sighs to all the trembling trees;
The trembling trees, in ev'ry plain and wood,
Her fate remurmur to the silver flood;
65 The silver flood, so lately calm, appears
Swell'd with new passion, and o'erflows with tears;
The winds and trees and floods her death deplore,
Daphne, our grief, our glory, now no more!

Les ruisseaux, pour mieux écouter
 Une si touchante harmonie,
 S'arrêtoient, n'osoient s'agiter,
 Et reconnoissoient sans envie
 Que leurs murmures si flatteurs
 Étoient moins doux encor que ses sons enchanteurs.
 Ces beaux jours sont passés; des cris, des voix plaintives,
 Font retentir ces bois déserts
 De nos regrets les plus amers;
 Les joncs et les roseaux répètent sur ces rives:
 Ah! Clymène n'est plus; les chants et les beaux airs
 Périssent avec cette belle;
 Clymène n'est plus, et sans elle
 Il n'est plus d'harmonie et d'aimables concerts.

Aux arbres tremblans le Zéphyre,
 Qui d'un souffle léger et murmure et soupire,
 Annonce nos douleurs par ses gémissemens;
 Les arbres à leur tour, par les frémissemens
 Qu'excitent dans les airs leurs feuilles incertaines,
 Semblent de notre perte instruire les fontaines;
 Et les fontaines, dont les eaux
 D'un cours doux et paisible arrosoient le rivage,
 S'enflent, précipitent leurs flots,
 Brisent enfin leur digue, et portant le ravage,
 Ne murmurent que des sanglots.
 Flore, Cérès, et les Dryades,
 Les Jeux, les Amours, les Naiades,
 Aux gémissemens des Zéphyr
 Unissent leurs pleurs, leurs soupirs.
 Clymène n'est plus, et ses charmes

- But see! where Daphne wond'ring mounts on high,
 70 Above the clouds, above the starry sky!
 Eternal beauties grace the shining scene,
 Fields ever fresh, and groves for ever green!
 There while you rest in amaranthine bow'rs,
 Or from those meads select unfading flow'rs,
- 75 Behold us kindly, who your name implore,
 Daphne, our Goddess, and our grief no more!

L Y C I D A S.

- How all things listen, while thy Muse complains!
 Such silence waits on Philomela's strains,
 In some still ev'ning, when the whisp'ring breeze
 80 Pants on the leaves, and dies upon the trees.

 VERS 69. 70.

Miratur limen Olympi

Sub pedibusque videt nubes et sidera Daphnis.

Pope dans cette apothéose a suivi Virgile et les poètes grecs.

Ont péri sous les coups d'un destin rigoureux;
Clymène, notre gloire et l'objet de nos vœux,

N'est plus que l'objet de nos larmes.

Que dis-je? je la vois, sur l'aile de l'Amour,

Portée au céleste séjour.

Elle est au-dessus des orages,

Et sous ses pieds voit les nuages.

Un printems éternel règne en ces lieux chéris,

Les bois sont toujours verts, les champs toujours fleuris.

Son front est couronné de fleurs toujours nouvelles,

Et de guirlandes immortelles.

Dans ce séjour où vous réglez,

Aimable Déesse, daignez

Agréer notre tendre hommage ;

Et recevez sur ce rivage,

Non plus nos soupirs et nos pleurs,

Mais nos vœux, notre encens, notre amour, et nos cœurs.

LYCIDAS.

A votre musette plaintive

Tout prête une oreille attentive.

Ainsi, sur le soir d'un beau jour,

Quand par ses concerts Philomèle

Charme les Échos d'alentour,

Le silence règne autour d'elle ;

Et ce silence rend ses chants

Plus doux encore et plus touchans.

To thee, bright Goddess, oft a lamb shall bleed,
 If teeming ewes encrease my fleecy breed.
 While plants their shade, or flow'rs their odours give,
 Thy name, thy honour, and thy praise shall live!

T H Y R S I S.

- 85 But see, Orion sheds unwholesome dew;
 Arise, the pines a noxious shade diffuse;
 Sharp Boreas blows, and nature feels decay;
 Time conquers all, and we must time obey.
 Adieu, ye vales, ye mountains, streams, and groves,
 90 Adieu, ye shepherds' rural lays and loves;
 Adieu, my flocks; farewell, ye sylvan crew;
 Daphne, farewell, and all the world adieu!

VERS 81.

*Illius aram
 saepe tener nostris ab ovilibus imbuet agnus.*

Virg. Égl. 1.

VERS 86.

*Solet esse gravis cantantibus umbra;
 Juniperi gravis umbra.*

Virg. Églog. X.

VERS 88.

Omnia vincit amor, et nos cedamus amori.

Idem.

Si, par ta faveur bienfaisante,
 Je vois s'accroître mon troupeau,
 Souvent, sur tes autels, ô Déesse puissante,
 J'irai t'immoler un agneau.
 Tant qu'on verra nos bois donner un doux ombrage,
 Et que Flore en nos champs fera naître des fleurs,
 Tu recevras sur ce rivage,
 De tendres vœux, un pur hommage,
 Et l'on célébrera ta gloire et tes faveurs.

T H Y R S I S.

Mais du pâle Orion l'étoile pluvieuse
 Annonce les brouillards mal-sains.
 Regagnons le hameau, berger, et de ces pins
 Craignons l'ombre pernicieuse.
 Déjà du froid Borée, et des fougueux Autans
 On éprouve la violence.
 La nature languit et perd ses agrémens,
 Et semble pressentir sa triste décadence.
 Le tems emporte tout; il faut céder au tems.
 Adieu vallons, ruisseaux, montagnes;
 Adieu grottes, bergers, campagnes;
 Adieu Nymphes, troupeaux, jeux et tendres amours;
 C'en est fait, adieu pour toujours.

EADĒM ECLOGA LATINĒ REDDITA.

HYEMS.

LYCIDAS.

- NON tam triste sonat trepidans per gramina rivus,
Quam mihi Thyrsi, tuâ modulatum carmen avenâ,
Nec riguas inter labentia flumina valles
Tam blandum, tam dulce fluunt. Jam vellere molli
5 Suffultæ pecudēs, placidæ dant membra quieti.
Candida conscendit cœlum face luna serenâ,
Et modulos oblita silet gens alma volucrum;
Incipe; crudeli præreptam funere Daphnen
Dicamus; dicenda neget quis carmina Daphnæ?

THYRSIS.

- 10 Aspice, ut excusso capitis frondentis honore
Marcet iners, gelidisque albet nemus omne pruinis.
Hic ego, quæ molli testudine lusit Alexis,
Carmina tentârim, Dryadas queis ille sequentes
Montibus elicit? Stratis æqualiter undis
15 Audiit hæc Thamesi, salicesque ediscere jussit.

LYCIDAS.

- Sic pluvius fœcundus aquis sata nutriat humor,
Et lætos faciat venturis messibus auctus.
Incipe; sic Daphne moriens mandavit, et inquit:
» Carminibus tumulum memores lustrate, coloni!
20 Incipe, ego tristi dum munere functus, agrestem
Arbuteis tumulum virgis et vimine texo.

T H Y R S I S.

Vos, ô Castalides, sacratos linquite fontes,
Et Satyri, et Nymphæ, ferali texta cupresso
Serta date. O, lacrymis quis enim modus adsit? Amores
Idalii, mœstâ frontes obducite myrto;

- 25 Frangite nunc arcus, nam sic flevistis Adonin.
Nunc molles deponite, inania tela, sagittas;
Cuspide vel versâ tumulo hoc inscribe carmen:
» Se mutet natura, solumque et sidera plorent,
30 » Pulchra perit Daphne, perit omnis gratia amorum! «

Sic placitum; natura anni languentis honores
Mutat, et obscurum contristant nubila cœlum.
Illacrymat mœstum guttis stillantibus arbor,
Avulsisque comis spargit lugubre feretrum.

- 35 Heu! lapsus periit, Daphne pereunte, virentis
Ruris honor. Nituisse juvat quid floribus arva?
Pulchra perit Daphne, perit omnis gratia florum!

- Victa dolore pecus viridantibus abstinet herbis,
Nec meminit quadrupes attingere fluminis undam;
40 Albentes cycni Daphnen flevire, nec unquam
Tam dulci extremam linguâ cecinere querelam,
Cùm sua fata vocant: mœstum caput abdita sylvis
Aut silet, aut Daphnen plangentibus astenat Echo:
Illa suam nuper Daphnen, ea sola voluptas,
45 Littoris incurvi scopulos resonare docebat;
Nunc omnis periit, Daphne pereunte, voluptas.

Non jam nocturni descendunt æthere rores,
Non Zephyro flores spirant, non floribus agri,
Nec soliti campis herbarum afflantur odores.

- 50 Tristè silens Zephyrus, Daphne, tua funera deflet,
Dulcior heu Zephyris, Daphne, dum vita manebat!
Oblitæ jam ruris, apes se in tecta recondunt,
Nec liquido curant distendere nectare cellas;
Pulchra perit Daphne, perit omnis gloria mellis!
- 55 Non ultrà attonitæ, Daphne dum cantat, alaudæ
In medio celeres suspendent aëre pennas.
Non numeros mirata dehinc Philomela canentis
Audiet, aut similes imitabitur æmula cantus.
Non aurita prement lapsus jam flumina, Daphnes
- 60 Auditura modos et non imitabile carmen.
Flebilè sed junci, sed flebilè ripa sonabunt;
Pulchra perit Daphne, perit omnis gratia cantûs!
- Heu fatum crudele! gravi nemus omne susurro
Ingeminat; Daphnes fatum sub vallibus imis
- 65 Sylva gemit, gemitusque ferunt ad flumina valles;
Flumina, quæ nuper leni labentia rivo
Stringebant ripas, magno nunc turbida motu
Volvuntur, sternuntque fretris undantibus arva:
Te sylvæ, te austri, te, Daphne, flumina plorant;
- 70 Heu superas, Daphne, nunquam reditura sub auras!
- Sed viden! æthereos Daphne superevolat orbes,
Miraturque infrà stellasque et nubila volvi.
Hic cœleste solum, hic facies lætissima rerum
Semper, et æterno viridantes gramine campi
- 75 Seu tu prata tenes amarantho umbrata recenti,
Seu legis usque novos formoso pollice flores,
Aspice nos, rebusque veni non aspera nostris,
Tu Dea, tu Daphne, votis jam assueta vocari,
Nec lacrymis ultrà mœstisve urgenda querellis.

L Y C I D A S.

- 80 Ut tranquilla silent loca cuncta, stupent que canentem!
Sic, labente die, Philomela silentia mulcet,
Dum placido Zephyrus per sylvam sibilat ore
Leniter aspirans, et ventilat aëre frondes.
O Dea, sæpe tibi teneram mactabimus agnam,
85 Si fœtura gregem pleno suppleverit anno.
Sic umbras dum sylva dabit, dum Chloris odores,
Nostra eris, æternum nostris celebrabere fastis.

T H Y R S I S.

- Sed jam lethiferos rores diffundit Orion;
Surgamus; pini gravis est cantantibus umbra.
90 Sœvit atrox Boreas, sentit natura senectam;
Omnia fert ætas, breve et insuperabile tempus
Omnibus est vitæ. Felices vivite campi,
Vivite flumineæ valles, montesque supini:
Vivite pastores, pastorum vivite lusus.
95 Tu, Daphne, et quicquid vasto complectitur orbe
Terra, vale; æternum sylvæque urbesque valete.
-

TRADUCTION

TRADUCTION
DE
DIVERSES POÉSIES
DE POPE.

ODE FOR MUSIC

ON

St. CECILIA'S DAY.

I.

DESCEND, ye Nine! descend and sing;
The breathing instruments inspire,
Wake into voice each silent string,
And sweep the sounding lyre!

5

In a sadly-pleasing strain
Let the warbling lute complain :
Let the loud trumpet sound,
'Till the roofs all around
The shrill echoes rebound:

Des petites pièces de M. Pope, cette Ode est peut-être celle où l'on trouve le plus d'art et le plus de sublime. La *première strophe* ou *strophe* exprime les différens tons et les différentes mesures de la musique : la *seconde* décrit son pouvoir sur plusieurs passions en général : la *troisième* explique son usage pour inspirer les passions héroïques en particulier : la *quatrième* et la *cinquième* marquent son pouvoir sur toute la nature, par la fable de la descente d'Orphée aux enfers. Enfin, il conclut par un éloge de la musique en général, et par les avantages de la musique sacrée sur la profane.

VERS 7. *Let the loud trumpet*, etc. Un éloge caractéristique

ÉLOGE DE LA MUSIQUE

POUR

LE JOUR DE S^{te}. CECILE.

I.

FILLES du Ciel , troupe sacrée ,
O Muses , descendez de la voûte azurée ;
Donnez aux instrumens de l'ame et de la voix ,
Et faites résonner la lyre sous mes doigts.

Que les doux sons de la musette ,
Faits pour les jeux et pour l'amour ,
Aux fiers éclats de la trompette
Viennent se mêler tour-à-tour ;
Et que l'écho qui les répète ,
En fasse retentir tous les lieux d'alentour.

de M. Pope , c'est d'avoir été peut-être le poète le plus harmonieux qu'ait eu l'Angleterre : il a , disoit un de nos plus célèbres auteurs , réduit les sifflemens aigres de la trompette angloise , au son doux de la flûte. Cette harmonie de style se fait sur-tout sentir dans cette pièce. Cette beauté , perdue dans une traduction , n'est que pour ceux qui ont une parfaite connoissance de la langue angloise.

G ij

100 POÉSIES DIVERSES

- 10 While in more lengthen'd notes and slow
The deep, majestic, solemn organs blow.
Hark! the numbers soft and clear
Gently steal upon the ear;
Now louder, and yet louder rise,
15 And fill with spreading sounds the skies;
Exulting in triumph now swell the bold notes,
In broken air, trembling, the wild music floats;
'Till, by degrees, remote and small,
The strains decay,
20 And melt away,
In a dying, dying fall.

I I.

By Music, minds an equal temper know,
Nor swell too high, nor sink too low.

- If in the breast tumultuous joys arise,
25 Music her soft, assuasive voice applies;
Or, when the soul is press'd with cares,
Exalts her in enlivening airs.

Plus lente et plus majestueuse ,
Que l'orgue par ses sons gracieux et touchans ,
Flatte notre oreille et nos sens :
Différente en ses tons , toujours harmonieuse ,
Tantôt jusqu'au séjour de la divinité
Elle élève ses sons pleins de sublimité ;
Tantôt ses notes triomphantes
Forment les plus hardis concerts ,
Et fière avec noblesse , elle remplit les airs
De ses cadences éclatantes ,
Jusqu'à ce qu'affoiblis , avec peine entendus ,
Comme dans un lointain ses sons semblent perdus :
Par degrés elle tombe , elle languit , soupire ;
Avec grace enfin elle expire ,

I I.

Musique , tu connois tous les chemins du cœur !
Ton pouvoir salutaire , et ton art enchanteur
Rétablissent en nous un parfait équilibre ;
Aux esprits abattus donnant un jeu plus libre ,
Tu leur rends leur vigueur , ranimes leurs ressorts.
Tu sais d'un cœur qui s'enfle , et se laisse séduire
Par un ambitieux délire ,
Et tempérer la fougue , et calmer les transports.

Des accès d'une folle joie
Si l'homme se laisse enivrer ,
Ces mouvemens confus auxquels il est en proie ,
La musique les règle , et sait les modérer.
Sous le poids des chagrins l'ame est-elle abattue ?
De ce noir poison qui la tue
La Musique bientôt saura la délivrer.

Warriors she fires with animated sounds;
Pours balm into the bleeding lover's wounds:

30 Melancholy lifts her head,
Morpheus rouzes from his bed,
Sloth unfolds her arms and wakes,
List'ning Envy drops her snakes;

Intestine war no more our passions wage,
35 And giddy factions hear away their rage.

I I I.

But when our country's cause provokes to arms,
How martial Music ev'ry bosom warms!
So when the first bold vessel dar'd the seas,
High on the stern the Thracian rais'd his strain,
40 While Argo saw her kindred trees
Descend from Pelion to the main.
Transported demi-gods stood round,
And men grew heroes at the sound,
Enflam'd with glory's charms:

Elle inspire aux héros une audace guerrière ,
 Qui dans les champs de Mars les rendra triomphans ;
 Et verse un baume salulaire
 Sur les blessures des amans.

Par les charmes vainqueurs de la douce harmonie ,
 Les chagrins , la mélancolie
 Prennent le ton de la gaîté.

Du sein de son repos et de sa léthargie ,
 La Mollesse s'éveille ; elle ouvre à la clarté

Une paupière appesantie ,
 Étend les bras , et prend un air d'activité.

Tout , jusqu'aux serpens de l'Envie ,
 Écoute avec avidité.

Les passions désarmées ,
 Et les factions calmées ,
 Respirant le repos et la tranquillité.

I I I.

La défense de la patrie
 Fait-elle voler aux combats ?
 C'est à la guerrière harmonie
 D'échauffer le cœur des soldats.

Ainsi , lorsque jadis l'audace ,
 Pour la première fois , sur de frêles vaisseaux ,
 Osa braver Neptune et la fureur des eaux ,
 Sur la poupe élevé le chantre de la Thrace
 Par les sons de sa lyre enflammoit les héros
 Montés sur les vaisseaux d'Argos.

104 POÉSIES DIVERSES

45 Each chief his sev'n fold shield display'd,
And half unsheath'd the shining blade :
And seas, and rocks, and skies rebound
To arms, to arms, to arms!

I V.

But when thro' all th' infernal bounds,
50 Which flaming Phlegeton surrounds,
Love, strong as death, the poet led
To the pale nations of the dead,
What sounds were heard,
What scenes appear'd,
55 O'er all the dreary coasts!
Dreadful gleams,
Dismal screams,
Fires that glow,
Shrieks of woe,
60 Sullen moans,
Hollow groans,
And cries of tortur'd ghosts!

But hark ! he strikes the golden lyre ;
And see ! the tortur'd ghosts respire.

65 See, shady forms advance !
Thy stone, o Sisyphus, stands still,
Ixion rests upon his wheel,
And the pale spectres dance !

Déjà leur cœur altier soupire
Après le moment des combats ;
Chacun de ces héros n'aspire
Qu'à pouvoir signaler sa valeur et son bras.
Les plus grands périls , les alarmes ,
Loin d'effrayer , n'ont que des charmes
Pour ces guerriers audacieux.
Les mers , les rochers et les cieux
Répètent à l'envi : Volons , volons aux armes.

I V.

Que vois-je ? Au séjour de Pluton ,
Séjour environné du brûlant Phlégéon ,
Orphée en pleurs descend ; c'est une épouse aimable
Que cherche un époux amoureux.
Une barrière impénétrable
L'arrête dans sa course , et s'oppose à ses vœux.
Il entend dans ces sombres lieux ,
Des gémissemens lamentables ,
Des hurlemens épouvantables ,
Que les tortures et les feux
Arrachent aux ombres coupables.

Mais non ; il prend sa lyre , et de ses doux accords
Fait retentir les sombres bords ;
Les tortures sont suspendues ;
Des ombres doucement émues
Le cœur s'ouvre encor au plaisir.
Le rocher de Sisyphe enfin reste tranquille ;
D'Ixion la roue immobile
Lui laisse goûter du loisir.

The Furies sink upon their iron beds,
 70 And snakes uncurl'd hang list'ning round their heads.

V.

By the streams that ever flow,
 By the fragrant winds that blow
 O'er th' Elysian flow'rs;
 By those happy souls who dwell
 75 In yellow meads of asphodel,
 Or amaranthine bow'rs;
 By the hero's armed shades,
 Glitt'ring thro' the gloomy glades;
 By the youths that dy'd for love,
 80 Wand'ring in the myrtle grove,
 Restore, restore Eurydice to life:
 Oh take the husband, or return the wife!

Des Euménides désarmées
 Les fureurs paroissent calmées.
 Sur leurs têtes les serpens
 Ministres de la vengeance
 Suspendent leurs sifflemens ,
 Pour écouter en silence
 Le fils de Calliope et ses gémissemens.

V.

Monarque de ces lieux , dit l'époux d'Eurydice ,
 A mes soupirs , Pluton , daignez être propice :
 Je vous conjure en mes malheurs ,
 Par le Styx dont l'onde sacrée
 Est des Dieux mêmes révérée ;
 Par l'heureux Elysée , et ces lieux enchanteurs
 Où le zéphyre fait éclore
 Les dons les plus brillans de Flore ;
 Au milieu des jeux et des fleurs ,
 On voit de roses couronnées ,
 Dans ce riant séjour les ombres fortunées ;
 Sur le front des héros qu'illustra la valeur
 Brillent encor les traits de leur guerrière ardeur.
 Victimes du Dieu de Cythère ,
 Dans des bosquets de myrtes couronnés ,
 Vous promenez , amans infortunés ,
 Une funeste erreur qui vous est toujours chère.
 Je vous conjure enfin par le Dieu de l'amour ,
 Divinités du noir séjour ;
 Rendez Eurydice à la vie :
 Ou privez son époux du jour ,
 Ou rendez à ses vœux une épouse ravie.

108 POÉSIES DIVERSES

He sung, and hell consented
 To hear the poet's prayer;
 85 Stern Proserpine relented,
 And gave him back the fair.
 Thus song could prevail
 O'er death, and o'er hell,
 A conquest how hard and how glorious!
 90 Tho' fate had fast bound her,
 With Styx nine times round her,
 Yet Music and love were victorious.

V I.

Music the fiercest grief can charm,
 And fate's severest rage disarm:
 95 Music can soften pain to ease,
 And make despair and madness please:
 Our joys below it can improve,
 And antedate the bliss above.
 This the divine Cecilia found,
 100 And to her Maker's praise confin'd the sound.

Ainsi chantoit Orphée ; et ses divins concerts
 Fléchirent les Dieux des enfers.
 Proserpine elle-même émue
 Ordonna qu'Eurydice à ses vœux fût rendue.
 Animés par l'amour tes sons victorieux ,
 Divine et céleste harmonie ,
 Sur l'enfer en courroux , sur la mort ennemie
 Remportent un triomphe à jamais glorieux.

V I.

O Musique , ton art peut calmer les chagrins ,
 Et tu sais désarmer la rage des destins.
 Tes sons vainqueurs calment nos peines ;
 A des sentimens modérés ,
 Par tes doux accords, tu ramènes
 Des cœurs au désespoir livrés.

Mais où l'on voit sur-tout éclater ta puissance ,
 C'est lorsque du séjour de la Divinité
 Ton art sublime exprime et fait goûter d'avance,
 La suprême félicité.

Cécile l'éprouva ; du Ciel même inspirée ,
 C'est par cette Vierge sacrée
 Qu'à la gloire de tes autels ,
 Qu'à célébrer , grand Dieu , ta grandeur adorée
 Et tes attributs immortels ,
 La musique fut consacrée.

110 POÉSIES DIVERSES

When the full organ joins the tuneful quire,
 Th' immortal pow'rs incline their ear;
 Borne on the swelling notes our souls aspire,
 While solemn airs improve the sacred fire;
 105 And Angels lean from heav'n to hear.

Of Orpheus now no more let poets tell,
 To bright Cecilia greater pow'r is giv'n;
 His numbers rais'd a shade from hell,
 Her's lift the soul to heav'n.

Quels accords nobles et touchans,
Tes Ministres, Seigneur, ne savent-ils pas rendre,
Quand l'orgue s'unit à leurs chants !
Du haut du ciel, pour les entendre,
Les Séraphins daignent descendre.
A ces concerts harmonieux,
Nous-mêmes nous sentons nos ames
S'embraser de célestes flammes ;
Nous sommes citoyens des cieux.

Cessez, habitans du Parnasse
Cessez de nous vanter le chantre de la Thrace.
Cécile sait former de plus divins concerts.
Orphée a tiré des enfers
L'ombre d'une épouse chérie ;
Cécile jusqu'aux cieux par de sublimes airs,
Sur les ailes de l'harmonie,
Transporte notre ame ravie.

IN LAUDEM MUSICES
IN DIE S. CECILIÆ SACRO
CARMEN.

I.

- A**ONIIS descende jugis , age , funde canoros ,
Turba novena , modos : animato flamina buxo
Suffice , et innumeros cytharam modulata tacentem ,
Protinus , impulso quate fila sonantia plectro.
5 Flebilis in molles longum vibrata querelas ,
Dulcè gēmat testudo ; canant lituique tubæque ,
Et pulsata volet circum laquearia clangor .
Pleniùs interea lento solemnia flatu
Organa clarescant , exultantique canore
10 Ventosis reddant acceptam follibus auram .
Audin lene mēlos blandè subrepat in aures !
Jam magis atque magis latè se fundit , et ipsis
Acceptum superis emittit ad astra sonorem .
Et tumet , et tremit , et plaudit , geminatque , triumphatque ,
15 Elysumque modis trepidantibus aëra complet .
Mox cæsim extenuat sese , numerosque minutim ;
Expirat moriens , et deficit expirando .

I I.

- Dirigit arte suâ moderatrix Musica mentem ,
Nec torpere sinit nimiumve tumescere ; pectus
20 Gaudia si mixto turbent exorta tumultu ,
Illa regit numeris motus , et pectora placat .

- Sin animus jaceat curarum pondere pressus,
 Ipsa subit, curasque levat, recreatque jacentem.
 Bellatorum animis virtutem accendit, et ægro
 25 Sufficit occultè medicans lenimen amanti.
 Ipsius ad numeros curas jubet ire solutas
 Mœstitia; è stratis excitus corripit artus.
 Morpheus; Pigrities torpentes excutit ulnas,
 Protinus evigilans; sopitis anguibus adstat
 30 Invidia, et modulos avidâ bibit aure sonoros.
 Intestina silent animorum bella; quiescit
 Seditio, positas nec jam reminiscitur iras.

I I I.

- At cùm bella vocant, armorumque ingruit horror,
 Martius ut lituum sonitus clangorque tubarum
 35 Exacuit mentem, patriæque accendit amore!
 Sic ubi prima ratis, cursus tentare minaces
 Audax, ignotis pelagi se credidit undis,
 Threïcius vates puppi sublimis ab altâ
 Increpuit cytharam; cognatas, nec mora, pinus
 40 Peliacis vidit descendere montibus Argo.
 Lætitiâ circum, plausuque animisque frementes,
 Semidei exultant reges, Martemque lacesunt.
 Usque adeò pulchræ flagrantia corda fatigat
 Laudis amor. Clypei textos septemplicis orbes
 45 Heros quisque rotat; vaginæ damnat inertes
 Exiliens jam mucro moras: vox omnibus arma,
 Rupes arma, fretumque polusque arma remittunt.

I V.

Sed raptam Eurydicen cùm per lacrymabile ditis
 Inferni regnum, rapidus flagrantibus undis

- 50 Quod Phlegeton ambit, gemebundus quæreret Orpheus,
Obice crudeles non exorabile limen
Præcludere fores. Hic caligantia circum
Littora, terrificæ voces, lamenta, gravesque
Misceri gemitus, et lugubres ululatus!
- 55 Continuo nigræ torrenti vortice pestes
Flammarum erumpunt, et latè lurida jactant
Fulgura; tum stridor ferri, tortoque flagello
Verbera, et umbrarum planctus resonare nocentum.
Fallor! Threïcio crepuit chelys aurea plectro:
- 60 Lætæ respirant, pœnis cessantibus, umbræ.
Exangues plaudunt choreas ad carmina manes:
Turba levis propiore ferunt vestigia passu.
Non jam Ixionei circum rota vertitur orbis,
Nec saxum Æoliden revolvibile Sisyphon urget;
- 65 Oblitæ irarum, Furia se in strata reclinant
Ferreæ, et intenti pendent de crinibus angues.

V.

- Per Stygis æternò labentia flumina, dixit;
Per zephyrum, qui lenè volans per amœna vireta
Elysios flores fragranti recreat aurâ;
- 70 Per fortunatas animas, manesque piorum.
Asphodelo qui prata tenent flaventia, vel quos
Frondebis intextis redolens amaranthus inumbrat;
Perque heroùm umbras, ferroque auroque micantes,
Quæ tremulam vibrant nemora inter nubila lucem;
- 75 Per quos sævus amor crudeli tabe peredit.
Secretique tegunt calles et myrtea sylva;
Oh! precor, Eurydices properata retexite fata;

Oh ! date, mecum iterum supera ut convexa revisat !
Id si Parca vetat , letho gaudete duorum.

- 80 Talibus orabat ; nigri sacraria ditis
Haud mora , consensere ; ratasque Proserpina jussit
Esse preces. Quid non adeò lethoque Ereboque
Musica devictis speret superare canendo ?
Obstabant fera fata licet , reditumque nigranti
85 Claudebat novies Styx circumfusa palude ,
Vicit amor , cytharâque potens fidibusque canoris.

V I.

- Musa regit luctusque feros , legemque severam
Fatorum : infusâ duram dulcedine mutat
Pœnarum rabiem , et blando solamine mulcet
90 Lymphatos animos desperantesque salutis.
Lætitiæ majore replet mortalia sensu
Pectora , datque alti præsciscere gaudia cœli.
- Hoc afflata Dei propiori numine sensit
Cæcilia , et modulos cœlo sacravit et aris.
95 Cùm conjuncta choris pleno modulamine plaudunt
Organa , concentum cupidis gens incola cœli
Auribus accipiunt. Sacro simul igne calentes ,
Nos quoque in æthereos animis sublimibus orbes
Abripimur , cœlumque ipsum penetramus ovantes.
- 100 Threïcium cessent adeò jam dicere vates
Orphea ; Cæciliæ major concessa potestas.
Conjugis hic manes stygiis revocavit ab umbris ;
Illa canens sublimè levat super æthera mentem.

ODE ON SOLITUDE.

HAPPY the man, whose wish and care
A few paternal acres bound,
Content to breathe his native air
In his own ground.

Whose herds with milk, whose fields with bread,
Whose flocks supply him with attire,
Whose trees in summer yield him shade,
In winter fire.

Blest, who can unconcern'dly find
Hours, days, and years slide soft away,
In health of body, peace of mind,
Quiet by day,

Sound sleep by night; study and ease,
Together mixt sweet recreation;
And innocence, which most does please
With meditation.

Cette petite pièce fut le premier essai de M. Pope, et un essai précoce puisqu'il n'avoit alors que douze ans. On y aperçoit déjà cet esprit philosophique capable de trouver en lui-même son propre bonheur. L'age où elle fut composée en fait le principal mérite, et doit, j'ose le dire, la faire regarder comme un phénomène. Dire, comme les auteurs du Nouveau Dictionnaire Historique, que les Anglois la comparent aux meilleures Odes d'Horace, c'est ne pas rendre assez de justice au goût de cette nation.

M. Pope citoit souvent, dit-on, ce vers d'Horace :

Oblitusque meorum, obliviscendus et illis.

O D E

SUR LA VIE CHAMPETRE ET SOLITAIRE.

HEUREUX qui sous des toits champêtres,
Respirant l'air natal, à l'ombre de ses hêtres,
Dans le champ que jadis possédoient ses aïeux,
Borne à le cultiver et ses soins et ses vœux.

Il trouve pour sa nourriture,
Le lait de ses troupeaux, et le blé de ses champs;
La toison des brebis fournit ses vêtemens.
De ses arbres, l'été, l'ombre agréable et pure
Tempère du soleil les rayons trop ardens;
L'hiver en son foyer, ces arbres bienfaisans
Le défendent de la froidure.

Libre de soins, il voit doucement s'écouler
Les heures, les jours, les années,
Et pour lui la Parque filer
Avec la soie et l'or d'heureuses destinées.

La paix de l'esprit, la santé,
Ce sont-là les vrais biens qu'il goûte sans alarmes.
Dans le jour, il jouit de la tranquillité;
Et la nuit, rien ne trouble un sommeil plein de charmes.

Par l'étude il remplit ses jours utilement,

Dans le sein d'une douce aisance :
Aux beaux-arts, il unit la modeste innocence,
Et n'en sent jamais mieux le prix et l'agrément,
Que lorsqu'il réfléchit et pense.

Thus let me live , unseen, unknown ,

Thus unlamented let me die ,

Steal from the world, and not a stone

Tell where I lie.

Puissé-je ainsi vivre ignoré ,
Et mourir sans être pleuré !
Dans ce monde, je veux, inconnu, solitaire ,
Etre dans un parfait oubli :
Que sur ma tombe aucune pierre
N'apprenne en quel endroit je suis enseveli.



THE
DYING CHRISTIAN
TO HIS SOUL.

O D E.

I.

VITAL spark of heav'nly flame !
Quit, oh quit this mortal frame :
Trembling, hoping, ling'ring, flying,
Oh the pain, the bliss of dying !
Cease, fond nature, cease thy strife,
And let me languish into life.

I I.

Hark ! they whisper ; Angels say,
Sister spirit, come away.
What is this absorbs me quite ?
Steals my senses, shuts my sight,
Drowns my spirits, draws my breath ?
Tell me, my soul, can this be death ?

Cette Ode, dit M. de Warburthon, est composée à l'imitation des Vers si connus de l'Empereur Adrien, à son ame au moment de sa séparation d'avec le corps ; mais, ajoute-t-il, elle lui est aussi supérieure pour le sens et la sublimité, que la religion chrétienne l'est au paganisme.

LE CHRETIEN MOURANT,

A SON AME.

O D E.

I.

DE la céleste flamme étincelle subtile !
Quitte , ah, quitte ce corps fragile !
Mais quoi ! je te vois balancer ;
Dans la crainte et l'espoir, reculer, avancer.
Je te vois tour-à-tour , à toi-même contraire ,
Te livrer à la joie , éprouver la douleur.
Ah , cesse tes combats , ô nature trop chère ;
Et laisse moi plutôt vivre dans la langueur !

I I.

Des esprits bienheureux déjà la voix m'appelle :
Sortez , me disent-ils , de la captivité ,
Ame comme nous immortelle ,
Et venez partager notre félicité. . . .
Mais quelle défaillance entière !
Je sens s'épuiser mes esprits ;
Mes sens me sont ôtés , et mes yeux affoiblis
Ne distinguent qu'à peine une sombre lumière !
Si je respire , hélas ! ce n'est qu'avec effort.
Dis , mon ame , à ces traits reconnois-tu la mort ?

I I I.

The world recedes ; it disappears !
 Heav'n opens on my eyes ! my ears
 With sounds seraphic ring :
 Lend , lend your wings ! I mount ! I fly !
 O grave ! where is thy victory ?
 O death ! where is thy sting ?

I I I.

Grand-Dieu ! quelles scènes nouvelles !
Le monde disparoit ; le ciel s'ouvre à mes yeux.
Anges et Séraphins , cohortes immortelles ,
J'entens vos sons mélodieux.
Ah , prêtez , prêtez-moi vos ailes !
Que vois-je ? on exauce mes vœux.
Je m'élance , je vole au séjour de la gloire ;
Je te vois , céleste Sion !
Tombeau , que devient ta victoire ?
Mort , que devient ton aiguillon ?

É P I T A P H
I N T E N D E D
FOR SIR ISAAC NEWTON,
IN WESTMINSTER ABBEY.

ISAACUS Newtonus ;
Quem immortalem
Testantur *Tempus , Natura , Cælum ;*
Mortalem
Hoc marmor fatetur.

Nature and nature's laws lay hid in night ;
God said , *Let Newton be !* and all was light ;

La nuit seule régnoit sur la nature entière ;
Dieu dit : *Que Newton soit !* et parut la lumière.

Je me suis conformé à la note de l'éditeur, où il est dit
qu'au lieu de ces mots : *And all was light* ; Et tout devint
lumière, il seroit mieux de mettre ceux-ci : *And there was
light* ; Et parut la lumière. Cela, dit-il, est plus conforme à la

réalité du fait , et au trait de l'Ecriture auquel on fait allusion.

L'Epitaphe est un genre de composition où , quoiqu'il paroisse peu de chose en lui même , il est difficile et très-rare de réussir. Aussi M. Pope , dit son éditeur , quoique supérieur à ceux qui ont travaillé dans le même genre , n'a cependant rien , si l'on excepte l'Epitaphe pour le jeune duc de Buckingham et une ou deux au plus , qui mérite d'être comparé à ses autres ouvrages.

Dans le *Mercure* de février 1775 , on trouve quatre vers de M. l'abbé de Schosne , intitulés , *Imitation de l'Epitaphe de Newton* , etc. Voici les quatre Vers :

» Le ciel , le tems et la nature
» Déclarent Newton immortel ;
» Mais cette sépulture
» Nous dit que rien d'humain ne peut être éternel. «

S'il m'est permis de dire ce que j'en pense , ces vers ne rendent point le sens de l'auteur. D'un sens particulier à Newton , le traducteur en fait une petite sentence générale et triviale.

L'Inscription de M. Pope , qui séduit d'abord par l'antithèse , n'est peut-être qu'un équivoque où le faux domine. Le sens où le tems , le ciel , la nature déclarent Newton *immortel* , et celui où sa sépulture le dit *mortel* , n'ont aucun rapport entre eux.

D'ailleurs ce style lapidaire n'est guère propre à être traduit en vers. Ce qui m'a le plus surpris , c'est de ne point trouver dans la traduction les deux vers de M. Pope ;

c'étoit cependant, à ce qu'il me semble, précisément ce qu'il eût fallu traduire.

Pour ce qui est de l'Inscription lapidaire, voici comme je la traduirois :

Le tems, la nature, le ciel,
Déclarent Newton immortel;
Mais soumis à la loi funeste,
Il est mortel, hélas ! ce marbre nous l'atteste.

Je ne donne point ces vers comme préférables à ceux de M. l'abbé de Schosne, mais seulement comme rendant le sens de l'auteur.

F A N.



